



Un seul système-monde avant le 16e siècle ? L'océan Indien au cœur de l'intégration de l'hémisphère afro-eurasien

Philippe Beaujard

► To cite this version:

Philippe Beaujard. Un seul système-monde avant le 16e siècle ? L'océan Indien au cœur de l'intégration de l'hémisphère afro-eurasien. P. Beaujard, L. Berger et P. Norel. Histoire globale, mondialisations et capitalisme, La Découverte, pp.82-148, 2009, Recherches. halshs-00706174

HAL Id: halshs-00706174

<https://shs.hal.science/halshs-00706174>

Submitted on 9 Jun 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UN SEUL SYSTÈME-MONDE AVANT LE XVI^e SIÈCLE ? L'OCÉAN INDIEN AU CŒUR DE L'INTÉGRATION DE L'HÉMISPHERE AFRO-EURASIEN*

Philippe Beaujard

« Une nouvelle connaissance de l'organisation est de nature à créer une nouvelle organisation de la connaissance » (E. Morin)

Comme la Méditerranée chère à F. Braudel (1949), très tôt, l'océan Indien a, lui aussi, été parcouru par des hommes en quête de marchandises, de terres nouvelles ou d'ailleurs mystérieux. Ces parcours se sont ordonnés sur des lignes contraintes par les données géographiques, contraintes aussi par les espaces organisés par les hommes et leur histoire. Au fil des siècles, l'océan Indien s'est constitué en un espace unifié et hiérarchisé par ses échanges. Le commerce – et d'abord le commerce à longue distance – a joué un rôle primordial dans ce processus. En liaison avec les faits politiques et religieux, l'histoire des réseaux marchands permet de saisir à la fois la construction des sociétés et celle de l'espace à l'intérieur duquel ces sociétés sont reliées.

Échange de biens, le commerce implique aussi celui de savoirs, de croyances et de valeurs. On ne peut saisir le pouvoir d'unification, de construction et de transformation des cultures que possède le commerce qu'en le replaçant dans la globalité de l'échange. L'ensemble des échanges a contribué à unifier un espace géographique qui déborde largement l'océan Indien puisqu'il va de la Chine à l'Europe et à l'Afrique. Les réseaux transcontinentaux – maritimes et terrestres – ont constitué une aire où les événements et les développements régionaux apparaissent *interdépendants*. L'océan Indien doit être pensé non pas comme une économie-monde parallèle à la Méditerranée (Chaudhuri 1985), mais comme un espace articulé à celui de la Méditerranée. La synchronisation que l'on observe entre les évolutions des différentes régions de l'Ancien Monde reliées par des échanges constitue un indice (non suffisant en lui-même) du caractère systémique de ces relations. Ce n'est pas seulement l'interconnexion ou la dimension des réseaux mais la régularité, l'intensité¹ et la vitesse des échanges qui ont réalisé une progressive intégration des différentes régions, les constituant en système-monde.

Ce concept a été forgé à l'origine par I. Wallerstein (1974) puis A. G. Frank, dans une approche holiste – pour Frank en tout cas – qui « cherche l'explication au niveau de la totalité ». Cette approche, dont E. Morin a marqué les limites, a omis de définir clairement le concept même de système. Pour Morin (1990 : 244-245), 1. un système représente « une unité *complexe* et le complexe des relations entre [un] tout et [ses] parties », 2. un système est constitué par un ensemble d'*interactions*, qui forme son *organisation*. L'évolution des différentes parties du système est la résultante de l'articulation de dynamiques locales, régionales et globales. L'organisation présente fondamentalement un caractère dynamique, et complexe. Le système est à la fois générateur d'ordre et de désordre, d'unité et de diversité.

* Version remaniée d'un article paru dans le *Journal of World History*, 16 (4), 2005 (« The Indian Ocean in Eurasian and African World-Systems Before the Sixteenth Century »).

¹ Pour T. Hall (2006 : 96) cependant, « des niveaux d'interaction relativement bas [...] suffisent à induire une synchronisation de processus cycliques dans des systèmes mondes éloignés. [...] Des contacts même faibles sur les réseaux d'échanges de biens de luxe et d'information peuvent avoir de profonds impacts sur les trajectoires » des régions ainsi reliées.

Ces caractéristiques générales de tout système et leurs implications éclairent les données que l'on peut rassembler sur l'histoire de l'espace afro-eurasien. L'approche systémique ouvre à une « nouvelle rationalité », à une nouvelle compréhension de l'histoire du monde.

Wallerstein introduisit le concept de système-monde pour « l'époque moderne ». Il mit en avant douze caractéristiques de ce système, parmi lesquelles une accumulation incessante du capital, une division trans-régionale du travail, des phénomènes croissants de dominance entre des « cœurs » et des périphéries, l'alternance – à l'intérieur d'un centre – de périodes d'hégémonie exercée par une puissance avec des phases de rivalité entre plusieurs puissances, et l'existence de cycles. Pour Frank et Gills (1993), ces caractéristiques sont en fait présentes depuis plusieurs milliers d'années dans un système-monde afro-eurasien occidental (*cf.* aussi Ekholm et Friedman 1982). Le rôle de l'accumulation du capital, du marché et de l'entreprise individuelle dans les sociétés anciennes a en outre été largement sous-estimé. Je montrerai que les données disponibles, indiquent la constitution d'un vaste système-monde afro-eurasien incluant l'Asie du Sud et de l'Est au tournant de l'ère chrétienne.

Depuis ses origines, ce système-monde s'est développé tout au long d'une série de cycles économiques de plusieurs siècles, dont il nous faudra saisir les caractéristiques et les origines possibles.

Géographie et réseaux d'échanges dessinent trois grandes aires maritimes : mer de Chine, océan Indien oriental et océan Indien occidental, ce dernier présentant (à l'exception de quelques périodes d'unité) une dichotomie entre golfe Persique et mer Rouge. Du I^{er} au XVI^e siècle, le système-monde afro-eurasien s'est structuré autour de cinq « cœurs » (parfois multicentrés) – (1) la Chine, (2) l'Inde, (3) l'Asie occidentale, (4) l'Égypte, et (5) l'Europe du Sud puis du Nord-Ouest –, cœurs qui déterminent pour une part les termes de l'échange avec leurs périphéries. On peut estimer avec Frank et Gills que les « transferts de surplus »² entre régions « impliquent » une division du travail, des phénomènes de domination et l'émergence de relations cœurs/périphéries. Il convient toutefois d'éclairer l'ensemble des mécanismes qui génèrent ces transferts, ce que Frank et Gills n'ont pas suffisamment tenté. La notion de valeur des « surplus » transférés est demeurée insuffisamment abordée. Les connexions entre régions ont aussi entraîné des phénomènes de *croissances différenciées*. De plus, si la richesse extraite par un cœur dans une périphérie induit une certaine relation entre ces deux zones, elle affecte aussi leurs rapports sociaux internes, ces derniers agissant eux-mêmes sur l'ordonnance du système. Pour comprendre la structure hiérarchisée du système et ses évolutions, il importe de prendre en compte la nature des produits échangés, le caractère inégal ou non de l'échange entre régions et à l'intérieur des régions, mais aussi les relations et les processus de production. L'existence de seuils d'intégration pour la constitution d'un système me paraît en outre à prendre en compte.

Dans l'édification du système, il faut souligner le rôle crucial des villes, en particulier des métropoles, situées aux nœuds des réseaux. Ce cortège de cités forme des « archipels de villes », pour reprendre une expression heureuse de Braudel, villes dont l'interconnexion constitue l'ossature du système. Dans la constellation des villes, les cités-états ou plutôt certaines cultures de cités-états (Hansen, 2000b : 606sq.) ont joué un rôle particulier dans l'évolution du système, notamment par leurs innovations idéologiques et institutionnelles.

À toutes les époques, les observateurs des métropoles ont souligné leur caractère de « tours de Babel », lieux de mélanges mais aussi de création issue de ces métissages. Sur le pourtour de l'océan Indien, les échanges ont conduit à la formation de « cultures de frange » (Ottino 1974)³, à l'interface de réseaux maritimes et terrestres.

Toutes les côtes n'ont pas la même capacité à se développer en lieux d'échanges. Du fait des moussons et de leur position stratégique, les zones à l'intersection de deux mers

² A. G. Frank et B. K. Gills, 2000 : 4. J'ai préféré employer le terme plus neutre de transferts de richesse. Ces « transferts de surplus », toutefois, ne sont pas le seul moyen de domination (*cf. infra*).

³ M. N. Pearson souligne également le « concept-clé [de] société littorale » (2003 : 37-41).

jouissaient d'une situation privilégiée, ainsi l'Asie du Sud-Est, l'Inde du Sud et Ceylan, Yémen, Hormuz et l'Oman. L'essor de certains ports s'explique par la qualité de leur havre et leur position géographique, en fonction des routes du commerce, maritimes ou terrestres (on connaît l'importance des « routes de la soie » entre Chine, Asie centrale, Inde et Perse). Le développement du commerce maritime repose pour une part sur les relations instituées entre côte et arrière-pays. Il faut souligner ici l'importance des voies d'eau ; les embouchures des grands fleuves ont partout représenté des pôles de développement du commerce et des échanges. Par ailleurs, la disponibilité des matières premières et des hommes a évidemment joué un rôle important dans la construction du système.

Au-delà des données géographiques et des processus économiques, la structure hiérarchisée du système est à relier à la compétition que se livrent les états et les élites. L'échange se pose en terme de rapports de force politico-militaires et s'inscrit dans le cadre d'idéologies – elles-mêmes indissociables des configurations politiques –, dont la domination sur des réseaux joue un rôle dans la désirabilité des marchandises offertes et dans l'établissement de leur valeur marchande : toute analyse doit ainsi prendre en compte l'inscription de l'économie dans le politique et le sacré. Ancrés sur des sanctuaires qui sont aussi des lieux de production et d'échange, les réseaux religieux constituent en eux-mêmes des espaces où, sur les chemins des pèlerins, circulent richesses et information⁴.

Pour comprendre la constitution de ces espaces unifiés par échanges et conflits, pour percevoir les évolutions et les constantes dans l'articulation des réseaux, il fallait raisonner sur la « longue durée », remonter aux prémisses du (des) système(s)-monde(s) eurasiatique(s) et africain(s), dans une perspective comparatiste qui englobe l'ensemble de l'aire concernée. L'approche transdisciplinaire et systémique adoptée met en connexion les faits économiques, politiques et religieux, les innovations techniques, les changements du climat et les évolutions démographiques⁵ ; elle tente de saisir les processus dynamiques d'interaction et d'organisation entre la totalité du système et ses parties.

Des systèmes-mondes à l'Âge du Bronze ?

La naissance de l'état introduisit une division du travail radicalement nouvelle, dans la société et entre régions. L'essor de cités-états en Mésopotamie et celui de réseaux d'échanges avec les régions voisines pourraient avoir abouti dès l'époque urukienne (4^e millénaire av. J.-C.) à la constitution d'un premier système-monde ayant pour cœur la Mésopotamie du Sud, système qui inclut une partie au moins du golfe Persique (Algaze 2001). L'espace urukien exporte sans doute des textiles et d'autres objets manufacturés, et importe des matériaux bruts (métaux, bois, pierres) et des esclaves. Il est en relation indirecte avec un autre système-monde, centré sur l'Égypte, siège d'un état territorial unifié à partir de 3100 env.

Pour les périodes anciennes, l'analyse en terme de systèmes-mondes se heurte à des obstacles majeurs. Comment interpréter des données souvent bien lacunaires ?⁶ On peut cependant observer la permanence des deux « cœurs » mésopotamien et égyptien, et noter

⁴ C. Chase-Dunn et T. Hall (1997) ont mis l'accent sur l'existence de quatre grands types de réseaux de taille différentes : des plus restreints aux plus vastes, les réseaux politico-militaires, les réseaux de biens de base, les réseaux de biens de luxe et les réseaux d'information.

⁵ Dans la mesure des données disponibles, l'archéologie et les textes permettent d'estimer la dimension et l'intensité des réseaux d'échange, de suivre leurs évolutions et l'intégration des différentes parties du système-monde. Le nombre et la taille des villes principales, leur localisation, la densité urbaine régionale, constituent de précieux indicateurs sur les mouvements d'ensemble (croissances et régressions) et la structure interne du système. Par ailleurs, les recherches palynologiques, la dendrochronologie et l'étude de carottages glaciaires ou coralliens permettent de bâtir une histoire du climat et des environnements que l'on peut rapprocher des données démographiques, économiques et politiques. Pour l'Égypte, les textes connus ont fourni la base d'une histoire des crues du Nil, qui est en rapport avec la mousson de l'océan Indien, les événements El Niño-Oscillation Méridionale (*ENSO*) et l'activité solaire (H. Quinn, 1992 : 119-149).

⁶ Du fait des limites de l'archéologie et des textes disponibles, on peut seulement percevoir des tendances et appréhender parfois des dépendances. Les débats sur différentes chronologies des 3^e et 2^e millénaires indiquent clairement que les phases de croissance et de repli affirmées pour certaines zones ne peuvent souvent représenter que de simples hypothèses.

des changements dans l'extension et la structuration des réseaux d'échanges. À partir du 4^e millénaire, le terme Âge du Bronze est approprié si l'on considère l'importance de ce métal et des réseaux d'approvisionnement en cuivre et en étain. Six cycles sont identifiables pour l'Asie occidentale (3600-3100, 3100-2700, 2700-2150, 2150-1900, 1900-1600, 1600-1000) et quatre pour l'Égypte (3100-2700, 2700-2030, 2030-1560, 1560-1000), cycles en partie initiés par des changements climatiques que l'on peut considérer comme faisant partie d'une logique systémique (*cf. infra*, fig. 3)⁷. Chaque période crée une nouvelle division du travail, partiellement en continuité avec la précédente. La Mésopotamie apparaît séparée en deux régions, Nord et Sud. Pour une partie de l'Âge du Bronze, l'Asie occidentale se présente comme un cœur multicentré, montrant une oscillation du pouvoir entre différentes régions (Beaujard 2009a).

Au 3^e millénaire, l'océan Indien ne représente pas encore un espace unifié, mais dans sa partie occidentale, de 2600 à 1900, un système-monde relie les civilisations urbanisées de la Mésopotamie, de l'Elam et de l'Indus, par les routes maritimes du golfe Persique et des routes terrestres qui s'étendent jusqu'au Turkménistan et en Bactriane⁸. Les développements internes à la Mésopotamie et l'expansion des échanges amènent la création du premier empire connu, l'empire akkadien (*ca.* 2340), qui tente de relier les réseaux du golfe Persique et de la Méditerranée. Une phase de changement climatique global de 2200 à 1900 explique en partie la disparition de cet empire vers 2200 et celle de la civilisation de l'Indus au XX^e siècle, à laquelle contribue également l'expansion du complexe de Margiane-Bactriane (*BMAC*) (Staubwasser et Weiss 2006, Hiebert 1994).

La faiblesse des liens entre Afrique et Mésopotamie au 3^e millénaire rend l'hypothèse d'une inclusion de l'Égypte dans le système-monde de l'Asie occidentale difficilement acceptable (*versus* Frank et Gills, 1993 : 82). Égypte et Mésopotamie ne semblent pas encore évoluer de manière synchrone, du moins avant 1900 env. (*cf.* Fig. 1).

Qui organisait la production et les réseaux d'échange ? Dès l'époque urukienne, le secteur public introduisit les innovations nécessaires à l'entrepreneuriat (Hudson 1996). Combinée à une standardisation des poids et mesures, l'écriture représenta une puissante technique de rationalisation des activités. L'apparition de systèmes de comptabilité fournit à l'état les assises d'une organisation efficace qui accentua un mouvement de complexification sociale. Une accumulation du capital visant à un profit se développa à l'intérieur des institutions étatiques. Celles-ci ont joué un rôle essentiel dans l'apparition d'une monnaie de compte ; l'implication des temples et des palais dans le commerce explique sans doute l'émergence de leur rôle monétaire, l'argent s'imposant du fait de sa dimension religieuse et de sa place dans les contributions faites aux temples (Hudson 2004). Un marché de la terre surgit au 3^e millénaire au nord de Sumer – en même temps que la royauté – à partir du secteur politique dirigeant. Des prêtres avec intérêt et une mesure du temps de travail apparaissent déjà à la période de Fara (2600/2500 av. J.-C.), de même qu'un système de taxations. Si l'état semble jouer un rôle économique important en Asie occidentale au 3^e millénaire⁹, au début du 2^e millénaire, une fragmentation politique s'accompagne d'une

⁷ Ces changements climatiques sont liés pour une part à des variations dans les radiations solaires, où l'on distingue des cycles de 1000 et 500 ans. Dergachev et Van Geel (2004), par ailleurs, soulignent l'existence de cycles climatiques de 2400 et 1500 ans. Sur la relation du système à l'environnement, E. Morin, 2005 : 31-32.

⁸ L'essor des échanges bénéficie à la fois de l'amélioration des navires, et de la domestication de l'âne en Égypte et en Asie occidentale au 4^e millénaire, du chameau en Asie centrale et du cheval dans les steppes eurasiatiques au 3^e millénaire.

⁹ Le degré d'implication de l'état dans l'irrigation est cependant débattu. Palais et temples ont joué un rôle crucial dans le développement et la régulation des marchés, et dans celui de la monnaie. Toutefois, à la vision ancienne d'un état contrôlant totalement la production et les échanges, nombre de chercheurs aujourd'hui opposent celle de la floraison précoce d'entrepreneurs privés, la pratique de ventes de terre (dès le milieu du 3^e millénaire) et l'existence de marchés avec des fluctuations de prix. La genèse des marchés de facteurs de production (travail, terre, capital), préalable à la formation de « systèmes de marchés », ne s'est toutefois réalisée que lentement au fil des siècles (P. Norel 2004). *Cf.* cependant M. Silver, 1995 : 126, pour le marché de la terre. L'existence du salariat est fermement attestée en Mésopotamie et en Égypte dans la 2^e moitié du 3^e millénaire (J.-J. Glassner, 2001 : 62, 69n3, M. Silver,

progression du secteur privé et des marchés en Mésopotamie du Sud, en Assyrie et dans les comptoirs assyriens de Cappadoce. La communauté des marchands représente peut-être une institution nouvelle dans le paysage politique et économique¹⁰ : parfois agents de l'état mais souvent entrepreneurs privés, ils constituent des firmes familiales ou des sortes de guildes hiérarchisées. L'état lui-même développe un véritable esprit d'entreprise à partir de l'empire akkadien et de celui d'Ur III (2112-2004 av. J.-C). Contrairement à la vision polanyienne, il est clair que le commerce à longue distance se développe en partie dans une recherche de profit. Les tablettes retrouvées en Cappadoce montrent l'existence de banquiers, d'opérations de crédit, la pratique de prêts à intérêt et « l'usage du billet au porteur »¹¹. On assiste parallèlement à une « privatisation » partielle de l'administration et à un développement du salariat, ainsi dans la période babylonienne ancienne (Silver, 1995 : 138, Glassner, 2002 : 148).

Pour l'Égypte, le rôle de l'état est crucial depuis l'ancien Empire, où se met en place ce qui semble être un système de taxation; l'innovation technologique (invention de l'écriture, irrigation...) et une stimulation de la demande par l'état jouent ici un rôle fondamental dans la croissance économique¹².

Le système-monde du Bronze Moyen (1950-1700) apparaît en expansion en Méditerranée orientale et en Afrique du Nord, avec l'inclusion de l'Égypte. Des connexions s'établissent vers la Corne de l'Afrique, l'Arabie du Sud jouant en outre un rôle d'interface entre cette région et l'Asie du Sud. Toute une série de plantes cultivées d'origine africaine passent en Inde vers la fin de cette période (Fuller 2006). Changement climatique, invasions et conflits internes se conjuguent à partir de 1750 pour provoquer la dislocation de ce système, après une nouvelle tentative – par l'empire babylonien d'Hammurabi – de connexion entre golfe Persique et Méditerranée.

À partir de 1600/1500, dans le Bronze Récent, un système à cœurs multiples (royaume hittite, Mittani, Assyrie, espace mycénien, Égypte) se met en place autour de la Méditerranée orientale¹³. Le golfe Persique n'y joue plus qu'un rôle limité : le centre de gravité s'est déplacé vers le nord-ouest, annonçant les développements du 1^{er} millénaire av. J.-C. Il est significatif que les exportations de cuivre chypriote augmentent à partir du XVIII^e siècle, au moment précis où le cuivre omanais cesse d'atteindre la Mésopotamie. La tendance à un essor du secteur privé se renforce en Asie occidentale. Si pour nombre d'auteurs l'Égypte garde l'image d'une économie administrée par un état omniprésent, ici aussi, pourtant, la place d'un secteur privé est aujourd'hui réévaluée, notamment dans les « périodes intermédiaires », où la déliquescence des structures étatiques pouvait permettre l'éclosion de l'initiative privée, et dans le Nouvel Empire, pendant lequel le secteur privé apparaît complémentaire à celui d'un état désormais plus décentralisé (Warburton 1997). À cette époque, l'intégration croissante de l'Égypte dans le marché transnational induit la formation d'une société cosmopolite, en particulier dans le delta du Nil.

En Asie orientale, des développements locaux et l'essor d'échanges à longue distance accompagnent l'éclosion de sociétés complexes hiérarchisées dans les bassins du

1995 : 135sq.). On perçoit dans cette période la coévolution d'un secteur étatique et d'un secteur privé, et l'essor d'une sorte de « capitalisme d'état ». Comme le souligne Braudel (1959, t. 2 : 12), il n'y a sans doute pas d'« histoire simple et linéaire du développement des marchés ».

¹⁰ Mais peut-être le caractère limité des sources dont nous disposons fausse-t-il notre vision : pour divers auteurs, les différences entre 3^e et 2^e millénaires ne sont pas aussi grandes qu'on le suppose généralement.

¹¹ K. R. Veenhof, 1999 : 57sq., 83. La recherche de profit est clairement apparente dans de nombreux textes. On retrouve des paiements « au porteur d'une tablette » au XVIII^e siècle av. J.-C. en Babylonie. Des formes de partenariat à long terme et l'existence de contrats de type *commenda* ont permis à certains auteurs d'établir des comparaisons avec ce que l'on observera dans le monde médiéval. Les études montrent des variations rapides de prix, ainsi sur l'étain, les textiles ou les grains, le commerce assyrien révélant une adaptation de l'offre à la demande.

¹² Cette politique sera poursuivie jusqu'à Ramsès III. D. Warburton, 2000 : 92.

¹³ En l'absence d'une véritable urbanisation et d'une division inter-régionale du travail clairement marquée, je n'ai pas considéré les sphères d'interaction de l'Europe continentale comme des systèmes avant le premier millénaire.

fleuve Jaune et du Yangze. L'urbanisation débute vers 2500 av. J.-C., en un processus relativement autonome par rapport à l'Asie occidentale. La métallurgie du bronze, qui apparaît au début du 2^e millénaire, bénéficie cependant d'apports venus d'Asie centrale. Un premier système-monde oriental se constitue, centré sur les états Erlitou (1800-1600) puis Shang (1600-1027), qui manifestent la même volonté d'emprise sur les ressources et les routes du commerce (Liu et Chen 2003). L'essor de cultures régionales témoigne de développements locaux stimulés par des liens avec le cœur shang et la croissance du commerce lointain, vers l'Asie du Sud-Est et du Sud, et sur les routes des oasis et des steppes du Nord.

La formation d'un système-monde afro-eurasien

Le système-monde occidental du Bronze Récent s'effondre dans les invasions et les migrations du XIII^e/XII^e siècle, qui se conjuguent à des conflits internes, dans le contexte d'un refroidissement climatique global ; cet épisode montre comment une zone de « marge » peut affecter le système tout entier et provoquer sa dislocation (Sherratt 1993). En Chine, l'état shang se désagrège vers la fin du 2^e millénaire.

La dislocation des routes du cuivre et de l'étain favorise sans doute l'essor d'une métallurgie du fer qui constitue un fait majeur au tournant du 2^e au 1^{er} millénaire. Initiée à la fois par le changement climatique intervenu, l'augmentation des échanges et des transformations sociales, l'apparition d'un nomadisme pastoral dans les steppes joue un rôle important dans les restructurations de cette période, en favorisant notamment la diffusion de la métallurgie du fer vers l'Inde et la Chine. L'amélioration de cette métallurgie permet la fabrication d'outils et d'armes nouveaux qui assurent des progrès agricoles et des capacités guerrières accrues. Quatre pôles émergent dans un système-monde occidental qui se reconstitue : Assyrie, Égypte, Anatolie et côte du Levant (Beaujard 2009b). Une expansion phénicienne s'amorce au X^e siècle av. J.-C. Les contacts avec l'Arabie du Sud se traduisent dans cette dernière région par l'apparition d'un alphabet et un phénomène d'urbanisation. En Chine, la dynastie des Zhou crée un nouvel état vers 1027 av. J.-C. Une période de refroidissement climatique accompagnée de mouvements de populations des steppes entraîne une récession de ces deux systèmes-mondes occidental et oriental de 850 à 750 env.

La période du VII^e au V^e siècle est cruciale par les innovations techniques et institutionnelles introduites. Les empires assyrien puis babylonien s'organisent en provinces. La mise en œuvre d'un alphabet phénicien, bientôt emprunté par les Grecs, en même temps que le concept de *polis* (Niemeyer 2000), fournit la base d'une transformation des relations de l'individu par rapport au pouvoir¹⁴. Les cités grecques développent le concept de citoyenneté. L'émergence d'une « économie à marché » (Bresson 2000) – Migeotte (2007) préfère « économie à marchés », soulignant le fait que les marchés de facteurs de production¹⁵ et les marchés de biens sont encore faiblement articulés (*cf.* aussi Maucourant 2008) – se fait en connexion à celle d'une liberté de pensée qui se traduit par un questionnement sur le monde, sur le gouvernement de la cité et même sur les lois divines. L'espace méditerranéen s'étend et se structure sur la trame des réseaux phéniciens¹⁶ et grecs où l'entrepreneuriat privé joue un rôle crucial. Le commerce qui se développe dans les villes grecques, en liaison avec des productions adaptées à des marchés spécifiques, se fonde sur l'activité de marchands indépendants et non de firmes ou/et de princes-marchands liés à l'état et au temple. Prolongement de la pratique des sceaux apposés sur des morceaux de

¹⁴ L'invention de l'alphabet – au Sinaï et en Palestine – remonte cependant au XIV^e/XIII^e siècle. Alors que la complexité des écritures anciennes s'accordait au nombre limité de leurs usages et de leurs utilisateurs, la simplicité et l'efficacité des écritures alphabétiques transformèrent non seulement leur fonction sociale mais aussi le rapport de l'individu aux différentes sphères du pouvoir.

¹⁵ Il y a essor d'un marché de la terre et du salariat, même si l'esclavage demeure un trait essentiel de l'économie (Norel, 2004 : 102).

¹⁶ Par sa demande en biens de luxe et en métaux, échangés ou extorqués, l'Assyrie contribue à l'expansion des réseaux phéniciens à partir de 800 av. J.-C. Nombre des innovations mises en œuvre par l'empire assyrien représentent des emprunts à la côte levantine. Assyrie et Phénicie offrent un bon exemple de synergie entre deux cœurs.

métal par palais, temples ou marchands, connue dès le début du 2^e millénaire, la monnaie sous forme de pièces fait son apparition au VII^e/VI^e siècle en Asie mineure (Lydie, Ionie) et en Chine, puis en Mésopotamie, en Perse, en Inde et en Grèce. Son usage s'accompagne de la mise en place de systèmes bancaires. Reprenant l'innovation mésopotamienne du 2^e millénaire, des banquiers grecs émettent des billets de crédit qu'un marchand peut encaisser dans une autre ville. La banque de dépôt utilisant l'argent qui lui est confié, en revanche, représente sans doute une innovation grecque¹⁷.

La croissance économique s'accompagne de nouvelles cristallisations politiques : les expansions assyrienne (VII^e siècle) puis babylonienne (610–539 av. J.-C.)¹⁸ représentent les premières tentatives d'occupation de la totalité de l'espace entre Méditerranée et océan Indien, de contrôle aussi du commerce caravanier arabe. Elles entraînent une plus grande articulation des sphères de la Méditerranée et de l'océan Indien occidental. La symbiose des temples avec des hommes d'affaires extérieurs est la continuation de pratiques connues au 2^e millénaire ; en revanche, l'éclosion de véritables firmes capitalistes, travaillant avec l'état – ainsi la maison Egibi –, et la monétarisation de la société constituent des phénomènes nouveaux¹⁹.

L'essor d'états urbanisés dans la vallée du Ganges et l'Inde centrale est un autre fait majeur de cette période. Un système-monde indien se forme, relié à l'Asie occidentale par des routes terrestres et maritimes. Si Océan Indien occidental et océan Indien oriental constituent encore des espaces distincts avant le 1^{er} millénaire av. J.-C.²⁰, une intégration des différentes régions de l'Asie s'esquisse à partir du VI^e siècle av. J.-C., où des épices comme cassia et cinnamome arrivent dans le golfe Persique et pénètrent le monde grec. L'Asie centrale devient peu à peu un axe vital de l'espace eurasiatique (Christian, 2000 : 6). Le VI^e siècle voit l'épanouissement en Asie occidentale de l'empire perse, qui s'empare des régions charnières entre Méditerranée et océan Indien – y compris l'Égypte – et entreprend de contrôler l'ensemble des routes commerciales jusqu'en Asie centrale et au Pakistan. L'organisation des satrapies traduit une vision novatrice de l'état qui permet aux Perses de former le premier « empire universel ».

En Asie orientale, les progrès de la métallurgie du fer et un réchauffement du climat après 800 favorisent un progrès de l'agriculture qui sous-tend l'urbanisation de la période « Printemps-et Automne ». Une nouvelle phase de concentration politique intervient dans la deuxième partie du V^e siècle av. J.-C., à l'ère des « Royaumes Combattants ». Comme dans les cités grecques, la compétition encourage des innovations institutionnelles, marquées par une mutation de l'état, influencée par le courant des légistes ; elle favorise en outre des progrès techniques, en particulier dans la métallurgie (procédé de fabrication de l'acier, mise au point de l'arbalète...). De la Chine à la Méditerranée, on note un changement d'échelle dans les interconnexions et d'importantes transformations sociales. Elles induisent une pensée novatrice de l'univers et de la société, qui accompagne une émergence de l'individu et se traduit par l'éclosion de grandes doctrines philosophiques et religieuses (jaïnisme, bouddhisme, confucianisme, mazdéisme), modèles à prétention universelle. Elle se traduit aussi par la floraison dans le monde grec d'un humanisme rationaliste, d'institutions démocratiques, et de technologies nouvelles, ainsi que par l'apparition de courants rationalistes en Chine (moïstes)²¹ et en Inde (rédaction des parties anciennes de l'Arthasâstra).

¹⁷ Cf. cependant M. Silver, 1995 : 115 et 2004 : 72 à propos de l'Égypte et de la Mésopotamie.

¹⁸ L'expansion babylonienne représente un tournant pour la Méditerranée. Le contrôle des cités-états par Babylone entraîne un déclin du Levant qui permet l'émancipation de Carthage et favorise l'expansion grecque.

¹⁹ M. Silver, 1995 : 112, 113, J.-J. Glassner, 2002 : 149, F. Joannès, 1999 : 176, 179, 2005 : 46-47.

²⁰ La trouvaille de girofle à Terqa sur l'Euphrate, datée *ca.* 1600 av. J.-C., indique toutefois des contacts anciens entre le monde austronésien et l'Ouest de l'océan Indien (G. L. Possehl, 1996 : 190). Des Austronésiens pourraient aussi être impliqués dans le transport de bananiers plantains vers l'Afrique vers la fin du 2^e millénaire av. J.-C. (R. Blench 2008).

²¹ Le courant de pensée des moïstes n'aura pas la même postérité que celui des rationalistes grecs, du fait d'un contexte politique et social différent (avec un état central puissant marqué par le confucianisme).

La fin du V^e et le début du IV^e siècle correspondent à une période de transition hégémonique dans l'espace est-méditerranéen où J. Friedman discerne des parallèles avec ce que l'on peut établir pour les phases de transition dans le système-monde capitaliste à partir du XV^e siècle, marquées par une expansion financière, et un transfert de capital du centre dominant vers de nouveaux centres émergents (Friedman 2005, Arrighi 1994). L'empire grec bâti par Alexandre et ses armées au IV^e siècle av. J.-C., s'inspirant de l'exemple perse, articule Méditerranée et océan Indien occidental et crée des villes aux nœuds des réseaux marchands. Après la mort d'Alexandre, les empires séleucide et ptolémaïque constituent les cœurs d'un système-monde occidental à nouveau en croissance. Comme en Chine depuis le V^e siècle, la course aux armements représente un stimulant pour des recherches techniques qui bénéficient aussi à l'agriculture. Le système occidental s'étend, en Europe et en Afrique. Au sud de l'Égypte, l'épanouissement du royaume de Méroé témoigne ainsi de l'incorporation de nouvelles régions de l'Afrique intérieure dans le système; elle illustre aussi la connexion de la corne de l'Afrique avec le commerce de l'Arabie du Sud et de l'océan Indien.

La fin du IV^e et le III^e siècles av. J.-C. représentent aussi une phase de croissance en Inde, où l'empire maurya se constitue juste après le retrait d'Alexandre de la région de l'Indus. Il favorise l'expansion du bouddhisme et le commerce, en particulier vers l'Asie du Sud-Est²². L'essor d'un royaume gréco-bactrien vers 250 av. J.-C. témoigne en outre de la vitalité de l'Asie centrale, qui joue un rôle de charnière entre l'Inde et l'Occident. L'empire maurya s'épanouit et disparaît selon le rythme du système-monde occidental : le système indien et le système occidental semblent en partie unifiés dans cette période.

Le système-monde occidental connaît au II^e siècle av. J.-C. une nouvelle phase de transition hégémonique, marquée par un déclin des cœurs égyptien et mésopotamien, affaiblis par leurs guerres incessantes et des conflits internes. Le centre de gravité du système se déplace vers l'ouest, où Rome devient la puissance prééminente après l'élimination de Carthage. Des changements climatiques affectent en outre l'ensemble de l'Ancien Monde. Ils se traduisent par des mouvements de population en Asie centrale et dans le Nord-Ouest de l'Inde. L'essor d'un état xiongnu dans l'est des steppes, toutefois, représente une autre cause de ces mouvements. Cet essor est lui-même le contrecoup des changements qui surviennent en Chine.

La Chine est alors en expansion et donc non synchronisée à la phase de récession occidentale. Les réformes promulguées par les légistes dans l'état de Qin permettent la constitution d'un état centralisé doté d'une administration efficace et d'une armée puissante. Le roi qin Shi Huangdi unifie la Chine en 221 av. J.-C. À son empire succède celui des Premiers Han (206 av. J.-C.), qui en s'étendant vers l'Asie centrale d'un côté, vers le Yunnan et le Vietnam de l'autre, favorise l'essor de « routes de la soie » terrestres et maritimes. Cet épanouissement politique s'accompagne d'une floraison technologique : développement de charrues avec soc et versoirs en fonte, inventions du papier, des moulins à eau, etc. Bénéficiant de l'essor des échanges, les techniques de construction navales progressent en Asie du Sud-Est. Des Austronésiens fréquentent les côtes de la Chine, de l'Inde orientale et de Sri Lanka. On sait que le girofle des Moluques arrive à la cour de Chine au II^e siècle av. J.-C. Il semble qu'un vaste système-monde asiatique ayant la Chine pour centre se développe à cette période, connecté au système-monde indien et au système-monde occidental, où la concurrence apparue un peu plus tôt entre golfe Persique et mer Rouge tourne à l'avantage de cette région : l'émergence de l'empire parthe et l'instabilité politique en Margiane-Bactriane rend les routes de l'Inde à la mer Rouge plus attractives que celle du golfe Persique à partir du II^e siècle av. J.-C.

Ces évolutions préludent au tournant du I^{er} siècle ap. J.-C., lorsque les interconnexions des divers réseaux, l'existence d'un commerce régulier et significatif,

²² On note des changements radicaux en Asie du Sud-Est avec l'apparition du fer et une « explosion des échanges » à partir de 500 av. J.-C. (J. Wisseman Christie, 1995 : 251).

fondent un système-monde afro-eurasien²³ où pour la première fois les différentes régions évoluent de manière synchrone²⁴ en montrant une division inter-régionale du travail. Trois régions représentent des pôles moteurs dans la constitution des réseaux qui s'articulent de la Méditerranée à la mer de Chine. À l'ouest, l'empire romain – qui a pris le contrôle de l'Égypte et du Levant au I^{er} siècle av. J.-C. –, se construit d'abord sur le pouvoir militaire : son fonctionnement repose largement sur le travail servile et la capacité à se procurer des esclaves. Il s'appuie en outre sur l'élaboration d'un droit à valeur universelle et une extension de la citoyenneté romaine. À la différence des cités grecques des V^e et IV^e siècles av. J.-C., le secteur productif et marchand apparaît souvent dépendant du pouvoir politique. « Les capitalistes romains sont davantage des 'rentiers du pouvoir' que des entrepreneurs » et la croissance romaine est d'abord le fruit du « pillage du monde » (Norel, 2004 : 115). L'importance de l'esclavage contribue en outre à limiter la division du travail et l'innovation. L'empire des Han occidentaux, au contraire, fait peu appel à l'esclavage et bénéficie de progrès technologiques importants, qui se combinent à des innovations institutionnelles et idéologiques. Une classe nouvelle d'entrepreneurs privés émerge à côté d'un important secteur étatique. Parallèlement au choix d'une expansion militaire, au Tonkin et en Asie centrale, les Han mènent une politique commerciale et diplomatique active. Entre ces deux empires, différentes puissances impliquées à divers degrés dans des échanges locaux et à longue distance contribuent à l'intégration économique de vastes régions d'Asie : les états parthe (Iran, Mésopotamie, Transcaucasie), kushan (Afghanistan et Nord-Ouest de l'Inde), shâtavâhana (Inde centrale), bengali (Nord-Est de l'Inde), chera, pandya et chola (Sud de l'Inde).

La naissance d'un système afro-eurasien explique les mouvements des marchands méditerranéens vers l'Asie du Sud et les voyages des Austronésiens vers la Chine ou l'Ouest de l'océan Indien. Elle éclaire également l'« indianisation » de l'Asie du Sud-Est et l'apparition en Afrique de l'Est d'une culture pré-swahilie²⁵. Ce système-monde se prolongera sans ruptures fondamentales jusqu'à la période moderne, ce qui ne signifie pas absence de changements ou de mutations.

Les pulsations du système-monde

Depuis son origine, le système-monde afro-eurasien n'a cessé de se développer, le long d'une série de cycles économiques qui coïncident généralement avec des cycles d'événements politiques et religieux (cf. Fig. 2)²⁶. Jusqu'au XVII^e siècle, quatre cycles (avec une phase d'expansion puis de contraction) sont perceptibles, que l'on peut figurer comme quatre vagues ascendantes sur une courbe à pente de plus en plus accentuée. Elles marquent une intégration croissante des différentes parties du système, avec un essor général de la démographie, de la production, du volume et de la vitesse des échanges, et un développement

²³ L'Afrique est incorporée graduellement à l'intérieur des sphères d'interaction ou des systèmes africain(s) et eurasiatique(s) : la côte de la mer Rouge et la corne de l'Afrique à partir du 4^e et du 3^e millénaires dans un système centré sur l'Égypte et son hinterland, l'Afrique du Nord-Ouest à partir du 2^e millénaire dans un espace méditerranéen, l'Afrique de l'Est vers le I^{er} s. ap. J.-C. dans le système-monde global qui se met en place, l'Afrique sub-saharienne au 1^{er} millénaire av. J.-C. dans les sphères méditerranéenne et égypto-nubienne (l'éclosion de la culture garamante vers 800 av. J.-C., en interface entre Méditerranée et Afrique subsaharienne est ici significative).

²⁴ Cf. aussi I. C. Glover, 1996 : 368 et W. H. McNeill, 1998b : 129. Peut-être un espace asiatique unifié est-il en voie de constitution un peu avant (cf. J. Bentley, 1993 : 29sq.). Il est évidemment difficile d'établir à partir de quel seuil d'intégration différentes économies-mondes articulées constituent un seul système-monde.

²⁵ Pour divers auteurs, le faible nombre des objets indiens (et plus encore chinois) trouvés en Asie du Sud-Est dans cette période ancienne empêche d'envisager la constitution d'un système-monde. Les évolutions culturelles et les synchronismes observés montrent pourtant l'inverse. En outre, les échanges étaient sans doute plus intenses que ne l'indiquent les trouvailles. Des biens d'importance cruciale comme les textiles ou les produits végétaux (ainsi les aromates et les épices que transportaient les Austronésiens) ne laissent pas de traces dans les couches archéologiques, pas plus que les esclaves. À côté de l'archéologie, il convient aussi de tenir compte des données textuelles et de la linguistique. De plus, des contacts de faible intensité peuvent avoir des effets systémiques majeurs (cf. *supra*).

²⁶ Cf. cependant sur ce point la remarque de C. Edens (*infra*).

urbain (notamment pour les villes les plus importantes du système)²⁷. Ces phénomènes sont engendrés ou accompagnés par une amélioration des techniques et un investissement croissant en capital. Le premier cycle va du tournant de l'ère chrétienne au VI^e siècle (marqué par l'essor et la chute, au sein des cœurs, des empires han, kushan, shâtavâhana, gupta, parthe, sassanide et romain), le second du VI^e siècle au X^e siècle (pour les cœurs, empires des Tang, des Pallavas, des Râshtrakûtas, empires omeyyade puis abbasside, et empire byzantin), le troisième du X^e siècle au XIV^e siècle (empires song puis yuan, chola, sultanat de Delhi, empires seljukide puis ilkhânide, et état égyptien), le quatrième du XV^e siècle au XVII^e siècle (empire ming, sultanats du Gujarat, du Bengale, du Deccan, empire de Vijayanâgara, empires égyptien, ottoman, safavide et moghol).

Centres de gravité et zones périphériques, en alternance, connaissent ainsi des phases d'agrégation et de désagrégation : une puissance se hisse en position prééminente puis son déclin s'accompagne de l'émergence de plusieurs puissances régionales rivales (notamment dans les périodes de crise). L'histoire de l'Inde, en particulier pour le Nord, et celle de la Chine illustrent bien ces phases alternées de centralisation et de décentralisation (avec une différence, pour l'Inde : elle n'a que rarement abrité une seule puissance dominante).

Depuis la constitution de ce système, la Chine y a joué un rôle moteur²⁸. Sous les Tang et les Song (et peut-être déjà sous la dynastie han), l'espace chinois connaît une croissance per capita dans des périodes d'« efflorescence » qui voient une combinaison d'innovations institutionnelles et technologiques, le développement de marchés et d'une division interrégionale du travail (Goldstone, 2002 : 333). L'unification de la Chine et son essor économique initient chaque période de croissance au niveau du système-monde, les impulsions lancées par l'espace chinois se propageant d'est en ouest comme des vagues qui atteignent l'Occident avec quelque retard. Déjà apparent à l'époque han (I^{er} siècle ap. J.-C.), le phénomène s'accroît avec les Tang (VII^e siècle) (Adshead 2004) et surtout les Song (fin X^e siècle) puis les Ming (au début du XV^e siècle). Des innovations chinoises arrivent ainsi en Europe au XII^e siècle (via le monde musulman) (le gouvernail axial sur des navires, le papier, la machine à bobiner, la connaissance de la boussole) et aux XIII^e-XIV^e siècles (souvent par les états mongols) (l'idée de l'imprimerie, le rouet, la fonte du fer, la connaissance de la poudre à canon). De manière plus générale, l'essor des cœurs stimule la production et les échanges dans d'autres régions, favorisant des processus de « co-évolution » sur lesquels je vais revenir. À l'inverse, chaque récession chinoise marque le début d'une décroissance du système et/ou sa reconfiguration. La volonté de repli des Ming à compter de 1433 et l'expansion du capitalisme européen au XV^e siècle annoncent les développements ultérieurs du XVI^e siècle.

Des progrès de l'agriculture accompagnent les phases ascendantes de chaque cycle. Induits par la pression démographique, ils servent de base à une nouvelle croissance de la population, à un essor des villes et à celui de l'artisanat²⁹. Cette croissance agricole s'est souvent appuyée sur des améliorations climatiques, ainsi aux VII^e et VIII^e siècles, et de la fin du X^e siècle au début du XIV^e siècle, en Chine, en Asie occidentale et dans une partie de

²⁷ Cf. C. McEvedy et R. Jones 1978, A. Bosworth 1995, C. Chase-Dunn et E. Susan Manning 2002.

²⁸ Sur la prééminence de la Chine dans le système-monde, cf. W. H. McNeill 1982, chap. 2, 1998a : 219, A. G. Frank 1998. Dans la dynamique du système, certains chercheurs ont en outre mis l'accent sur le rôle crucial de l'Asie centrale et de ses pasteurs nomades, convoyeurs de biens, de techniques et d'idées (C. Chase-Dunn *et al.*, 2006 : 124). Si l'Asie centrale ne fait parfois qu'accompagner une musique dont le rythme est donné par d'autres joueurs, le rôle de cette région a néanmoins été essentiel à certaines périodes, ainsi entre I^{er} et VIII^e, aux XIII^e et XV^e siècles (la menace mongole est l'un des facteurs qui a poussé le pouvoir ming à inverser sa politique à partir de 1433).

²⁹ Sur les liens entre croissance démographique et essor économique, cf. A. G. Frank 1998, et F. Braudel, 1979, t. 1 : 17. Au-delà du rôle joué par la pression démographique, le pouvoir politique peut forcer les paysans à augmenter leur temps de travail et à transformer l'utilisation du sol, mais ceci se produit plutôt dans les périodes de croissance du système. Il y a aussi généralement corrélation entre densité de population et puissance politique, certaines semi-périphéries, en mesure d'utiliser « des positions géopolitiques et des techniques organisationnelles et militaires » avantageuses, faisant cependant exception (C. Chase-Dunn et E. Susan Manning, 2002 : 380).

l'Europe. Les grands états, dans les périodes anciennes, étaient souvent, en premier lieu, des états agraires, les échanges à longue distance jouant cependant un rôle systémique crucial.

L'importance des innovations techniques, qui permettent de repousser les contraintes écologiques et humaines en augmentant la productivité et en transformant la production ou les rapports politiques, est apparente à chaque période de croissance³⁰. Ces innovations induisent un essor de la production, des échanges et de la complexité sociale³¹ ; elles favorisent le développement de structures hiérarchiques et d'inégalités, qui elles-mêmes modifient la manière dont s'exercent les contraintes. L'innovation technique, pour une part le fruit d'une accumulation du savoir dans les cœurs, permet à ces derniers de se situer en position de monopole sur le marché pour des produits que leurs qualités propres et le pouvoir idéologique des centres dominants peuvent faire apparaître comme essentiels³². Ces biens manufacturés sont souvent fabriqués spécialement pour l'exportation, les cœurs adaptant leur production aux marchés où ils commercent. La capacité à innover dépend pour une part des structures sociales, et notamment des formes de propriété et d'organisation du travail. Elle dépend aussi de la possibilité d'accès d'une région à des marchés extérieurs et donc de sa position dans le système-monde. Les innovations jouent un rôle important dans la construction de l'état, et celui-ci favorise leur essor ; les relations étroites entre technologie et institutions militaires, particulièrement apparentes dans les empires chinois successifs, l'empire ottoman (XV^e-XVIII^e siècle) et l'espace européen (à partir du XV^e siècle), ont souvent été soulignées. Parmi les innovations apparues en périodes de croissance systémique, citons les charrues en fer utilisant différents types de versoirs, mises au point à l'époque des Premiers Han, le papier, inventé à la même époque (II^e siècle av. J.-C.), le ciment utilisé par les Romains au I^{er} siècle av. J.-C. Inventée en Chine au VIII^e ou IX^e siècle, la xylographie se développe à l'époque song. Les boussoles font leur apparition sur les

³⁰ Ce sont toutefois les processus de croissance qui favorisent globalement des innovations dont la mise en œuvre n'intervient que lorsqu'il devient profitable d'investir dans le développement technologique. S'il est vrai qu'une certaine densité démographique est souvent nécessaire pour la mise en œuvre d'innovations (pour permettre l'instauration de moyens de transport efficaces par exemple), je nuancerais le point de vue de C. Chase-Dunn et T. D. Hall (2000 : 98) qui considèrent la pression démographique comme étant de façon générale à l'origine des progrès techniques, et la cause des expansions politiques. Sur le plan agricole, les transferts de plantes accompagnent ainsi l'essor des échanges. Aux VII^e et VIII^e siècles, les Arabes transportent jusqu'en Espagne une quinzaine d'espèces végétales venues de l'océan Indien. Au X^e siècle, les Song introduisent des riz du Champa, qui permettent l'obtention de doubles récoltes... Toutefois, alors que les innovations dans le secteur manufacturier et le champ des sciences interviennent plutôt dans des contextes de croissance économique, pour les « techniques de pouvoir » et dans le domaine agricole, les innovations interviennent aussi dans des périodes de repli (elles permettent justement leur dépassement) (sur les rapports entre pression démographique et changements technologiques dans le domaine agricole, cf. E. Boserup 1998). Une période climatique défavorable peut dans certains cas induire des innovations dans le secteur agricole allant dans le sens d'une intensification.

³¹ Ainsi, la Chine tang « crée des marchés de facteurs et un embryon de système de marchés. L'innovation technologique peut alors être mise en œuvre et rentabilisée grâce à ces marchés de facteurs » (P. Norel, 2005 : 438-445). Les accomplissements de l'empire Song apparaissent plus remarquables encore. En période de croissance, les innovations se répètent d'un secteur à un autre. Les productions impliquant des technologies relativement complexes, notamment, ont des effets d'entraînement sur d'autres secteurs de l'économie. A. Pacey (1990 : 8) parle joliment de « dialogue technologique » à l'intérieur d'une société et entre régions du système, dialogue favorisé par les échanges pacifiques ou les confrontations militaires. Parmi les apports forcés d'innovations, Pacey donne l'exemple d'une armée de soldats romains faits prisonniers par les Sassanides et mis à travailler sur un barrage. Les grands états ont perpétré des déportations systématiques d'artisans, tout au long de l'histoire.

³² F. Braudel et I. Wallerstein ont à juste titre insisté dans leurs travaux sur l'importance des situations quasi-monopolistiques. Pour ce dernier, les « procès de production centraux [...] s'inscrivent dans des marchés relativement monopolistiques » ; les pays riches « concentrent la plupart des procès de production centraux », les pays moins favorisés offrant des produits situés sur des marchés relativement concurrentiels : ici se situerait l'origine des « transferts de plus-value » (2006 : 35). C'est « la lente dissolution des quasi-monopoles [qui] explique les rythmes cycliques de l'économie-monde » (*ibid.* : 53). Wallerstein se réfère ici au système-monde capitaliste moderne, mais les mêmes mécanismes sont observables à des périodes plus anciennes. C. Chase-Dunn et T. D. Hall (1997 : 192) évoquent une « rente technologique » à propos de l'avantage que tire la Chine de ses produits d'exportation que sont la soie et les porcelaines.

navires chinois au XI^e siècle, même si les propriétés de la pierre d'aimant sont connues depuis le IV^e siècle av. J.-C. (l'innovation est la mise en œuvre d'inventions qui sont souvent plus anciennes). Le XI^e siècle voit également la construction de « jonques » chinoises de grande taille, etc.

Les innovations idéologiques et institutionnelles, souvent en synergie avec les innovations technologiques, ont également joué un rôle crucial dans l'évolution du système. Elles sont mises en œuvre aussi bien dans les phases d'expansion que dans les périodes de repli. Les constructions de l'empire perse et de l'état chinois de Qin aux VI^e et IV^e siècles av. J.-C., celle des empires tang à partir du VI^e siècle ap. J.-C., et song du XI^e au XIII^e siècle, expriment ainsi une organisation novatrice de l'état³³. Les doctrines philosophiques et religieuses nouvelles – ces « techniques de pouvoir idéologiques » (Mann 1986) – se répandent souvent à l'aube des phases de croissance de grandes régions ou de l'ensemble du système-monde : le christianisme naît au I^{er} siècle ap. J.-C. et l'islam au début du VII^e siècle, le néo-confucianisme se développe au XI^e siècle dans la floraison intellectuelle de l'époque song. Le rôle intégrateur des grandes religions a été maintes fois souligné³⁴. Religions et doctrines philosophiques ont servi de base à de grandes constructions politiques qui ont contribué à leur diffusion (*cf. infra*). Elles ont aussi permis le déploiement de vastes réseaux d'échange. Lieux d'auto-gouvernance et d'innovations, guildes marchandes indiennes et cités-états d'Afrique de l'Est et d'Asie du Sud-Est s'épanouissent en outre dans les périodes d'essor économique³⁵. Des innovations institutionnelles et idéologiques se produisent aussi dans les phases de repli, lorsque les élites tentent de s'adapter aux conditions nouvelles créées par un contexte politique et social chaotique ou une situation de crise écologique. En témoigne la renaissance du néo-confucianisme en Chine au IX^e siècle dans le sillage d'un mouvement « culturaliste » : la crise de légitimité qui touche les élites dirigeantes les amène à rechercher de nouvelles sources justifiant leur pouvoir. Les réformes de Jia Sidao (1263-1275) sont engagées dans une période de repli de l'empire song...

En synergie avec les changements techniques et institutionnels, l'extension des marchés, parfois appuyée sur l'essor de pouvoirs politiques forts, favorise les phénomènes d'« efflorescences », dont Pomeranz (dans cet ouvrage) souligne justement la diversité (*cf. Norel 2009*).

La croissance des échanges entraîne une compétition entre les états³⁶ qui peut elle-même stimuler le commerce, induire des innovations, mais aussi des guerres d'expansion. Chaque phase ascendante s'accompagne de l'essor d'empires³⁷ dont les investissements contribuent souvent dans un premier temps à la croissance économique (établissement de routes, de canaux, etc.), avant que le niveau de complexité de l'état n'atteigne un seuil au-delà duquel les rendements marginaux de l'investissement diminuent (Tainter, 1988 : 194). L'Inde offre un bon exemple de ces compétitions, avec des états qui périodiquement tentent

³³ Les Tang mettent sur pied une bureaucratie efficace, recrutée sur examens, système perfectionné sous les Song.

³⁴ *Cf.* H. P. Ray (2003), à propos du bouddhisme et de l'hindouisme, K. N. Chaudhuri (1985) à propos de l'islam. Les religions – l'idéologie, de façon plus générale – jouent un rôle crucial dans le contrôle des cœurs par leurs élites, ainsi que dans l'expansion des cœurs et dans la structuration de leur domination sur les périphéries. *Cf.* la conversion « spontanée » au christianisme par le roi du Kongo et l'aristocratie de ce royaume en 1491 (Ekholm 1972).

³⁵ M. Hansen, 2000a : 18, 2000b : 607. Le phénomène est plus clair encore dans une Europe en expansion à partir du XI^e siècle. La découverte de la pensée et des sciences grecques et arabes (XI^e-XII^e siècle) prélude au développement de corporations et d'universités autonomes (auto-gouvernées), et à l'initiation par R. Bacon et d'autres savants de la méthode expérimentale (XIII^e siècle). Les institutions républicaines des cités-états italiennes offrent à l'individu – avec certaines limites – liberté de pensée et liberté d'entreprendre, qui s'épanouiront au XV^e siècle à l'époque de la Renaissance.

³⁶ Le développement (interne et externe) de l'état peut résulter en fait de facteurs divers : croissance de la population, de la production et du commerce, augmentation de la complexité sociale, et innovations. La compétition entre états explique sans doute pour une part les progrès techniques et la croissance à l'époque des Royaumes Combattants en Chine, qui conduisent à l'émergence de l'empire Qin (*cf. supra*).

³⁷ Une expansion impérialiste peut aussi représenter une alternative à une redistribution domestique de la richesse, un exutoire aux tensions sociales.

de se rendre maîtres des deux façades maritimes de la péninsule, la situation du sous-continent étant néanmoins plus souvent celle d'un cœur multicentré, comme on peut le voir sur les cartes ci-jointes. Le contrôle de régions à l'articulation de différents espaces maritimes et terrestres, ainsi l'Égypte et le Levant, a représenté un enjeu majeur pour les grandes puissances en période de croissance du système notamment (*cf. infra*). Il existe des rythmes propres à certaines régions, qui dérivent à la fois de facteurs internes et d'une compétition entre des centres d'accumulation. Ainsi le royaume chola, après une période de centralisation aux XI^e-XII^e siècles, se désintègre au XIII^e siècle, à l'intérieur d'une phase de croissance du système-monde.

Entre ces périodes privilégiées (pour les élites en tout cas), on trouve des épisodes de régression et de désorganisation, dont les causes apparaissent multiples : sans doute le cycle est-il inhérent à la structure même du système (Fig. 3³⁸). Un ensemble de variables interconnectées est à prendre en compte : contradictions internes aux états et aux sociétés, politique défavorable à la production et au commerce (extension de l'appareil d'état, efforts de guerre contrariant les investissements dans le secteur productif, taxes excessives...), luttes politiques pour le contrôle des richesses et du pouvoir étatique. Des facteurs économiques ont souvent été mis en avant : la sur-accumulation au niveau du centre provoquerait une augmentation des coûts, une baisse du rendement des investissements, qui susciteraient finalement un mouvement de décentralisation et de désagrégation (Ekholm et Friedman, 1993 : 73 n.19). Les phénomènes de décentralisation du capital dans les systèmes mondiaux anciens et moderne jouent un rôle important dans les déplacements des centres d'accumulation³⁹. Les états des cœurs ont vainement empêché la diffusion de techniques qui fondaient pour une part leur position prééminente (en particulier dans le secteur de l'armement). Les Mongols utilisent ainsi contre les Song des armes explosives mises au point précédemment en Chine. À partir du XI^e siècle, l'Europe fonde une partie de ses progrès sur l'adoption et l'adaptation d'innovations chinoises, venues par le monde musulman et l'espace mongol. Après Abu-Lughod (1989), Mielants (2007) a justement souligné le rôle crucial de l'expansion mongole (XIII^e siècle), qui « à la fois ruine la seule véritable politique mercantiliste chinoise de son histoire » et favorise un essor de l'Europe (Norel 2009).

Par ailleurs, la croissance démographique qui accompagne les périodes de progression économique finit par engendrer des tensions sociales et des problèmes environnementaux qui se traduisent par une baisse de la production et une augmentation du coût de production. Au-delà de motifs idéologiques, des déséquilibres environnementaux sont probablement à l'origine de migrations parties de l'Asie centrale, à différentes époques. Les mouvements de populations de la fin du III^e siècle au VI^e siècle (Xiongnu vers la Chine, Huns vers l'Inde, la Perse et l'Europe) en constituent de bons exemples⁴⁰. La mise en contact indirecte ou directe de régions éloignées favorise le déclenchement de grandes épidémies (McNeill 1998b). Les phénomènes de déforestation et d'érosion des sols qui accompagnent

³⁸ Ce modèle ne représente qu'une esquisse des combinaisons d'un ensemble de facteurs. Parmi d'autres interactions possibles, celles reliant environnement et innovations techniques sont à souligner (ainsi, au XVIII^e siècle en Angleterre la déforestation entraîna une raréfaction du bois et son renchérissement, qui incitèrent à l'utilisation du charbon dans les hauts fourneaux). Notons que la trajectoire du système s'est modifiée à compter de la bifurcation intervenue à la Révolution Industrielle, et dès le XVI^e siècle peut-être, l'idéologie capitaliste des cités-états italiennes investissant les états européens. G. Arrighi (1994) et G. Arrighi et B. J. Silver (2001) distinguent des cycles systémiques d'accumulation capitaliste à partir du XVI^e siècle, avec la cité-état de Gênes comme entité capitaliste prééminente du premier cycle, de la fin du XV^e siècle au début du XVII^e siècle (à une échelle plus restreinte, il est sans doute possible d'identifier un cycle florentin au XV^e siècle) (F. Braudel, 1979, t. 3 : 205, 208).

³⁹ F. Braudel, 1979, 3 : 208, 226. I. Wallerstein, 1984b : 384. J. Friedman, 1994 : 2. G. Arrighi (1994) et G. Arrighi et B. J. Silver (2001) ont clairement montré comment une période d'expansion matérielle du capitalisme entraîne une crise de suraccumulation du capital ; celle-ci débouche sur une phase d'expansion financière qui correspond à une période de transition hégémonique à l'intérieur du système. À la fin de la phase d'expansion financière, l'investissement du capital dans de nouveaux domaines de production et d'échange plus profitables initie un nouveau cycle.

⁴⁰ Ces migrations apparaissent liées pour une part à un changement climatique global (refroidissement).

l'essor des cœurs à chaque phase de croissance ont en outre un impact négatif sur cette croissance⁴¹. Les bouleversements écologiques et les cycles eux-mêmes peuvent aussi être corrélés à des changements climatiques initiés par des cycles dans l'activité solaire⁴². Il est à noter cependant que les baisses de températures qui interviennent à diverses époques ont des effets différents (aridification, ou humidité accrue) selon les régions, et que les sociétés réagissent de manière variée aux transformations de l'environnement.

Dans les phases de récession, le système-monde ne disparaît pas mais passe par une restructuration des réseaux, ainsi que des états et des sociétés interconnectés (au niveau économique, politique, idéologique). Puis un rebond se produit, sous l'influence de facteurs divers : amélioration climatique, reconstitution des sources d'énergie (sol, bois), innovations techniques en agriculture... Au total, un jeu de forces agissant conjointement provoque ainsi une pulsation du système, le mouvement d'ensemble suivant une ligne ascendante.

D'abord étirées dans le temps (III^e-VI^e, VIII^e-X^e siècle), les régressions apparaissent ensuite plus brèves (environ 70 ans au XIV^e siècle, moins de 60 ans peut-être au XVII^e siècle). Ce raccourcissement des phases de repli pourrait être lié à une intégration plus poussée et à des forces d'accélération toujours plus grandes du système-monde⁴³. Les régressions en outre ne touchent pas de la même manière toutes les parties de ce système, parfois à cause d'une intégration limitée de certains sous-systèmes, plus souvent du fait de conditions « locales » particulières. L'Inde et l'Asie du Sud-Est, notamment, apparaissent souvent quelque peu désynchronisées⁴⁴. Ainsi, l'empire gupta (IV^e et V^e siècle ap. J.-C.) émerge lors d'une phase de récession du système. Les contacts entre Inde et Asie du Sud-Est sous-tendent une indianisation de cette dernière région pendant ces deux siècles. Lors de la récession du IX^e-X^e siècle, la population urbaine chute en Asie occidentale (ce dont Bagdad fournit le meilleur exemple), mais connaît une légère croissance en Inde, à une période où le commerce entre Inde et Asie du Sud-Est demeure important. Au XIV^e siècle, la régression frappe le « système-monde » à ses deux extrémités (troubles en Chine, épidémies de peste en Chine, en Égypte et en Asie occidentale, contexte économique défavorable dans l'empire ilkhânide finissant), mais le commerce entre Inde et Asie du Sud-Est semble peu affecté et Mojopahit (Java) connaît alors une grande prospérité. Au XV^e siècle, la fermeture – incomplète – de l'immense marché chinois en 1433⁴⁵ a affecté pour un temps le trafic maritime en mer de Chine, mais le commerce en Asie du Sud-Est reste prospère et la cité-état de Malacca est décrite par les Portugais au début du XVI^e siècle comme « le plus grand entrepôt du monde ». En Asie du Sud-Est, cette relative continuité pourrait être due à une certaine stabilité des conditions climatiques, au caractère stratégique du détroit de Malacca et à la présence de produits particulièrement recherchés comme les épices des Moluques.

⁴¹ S. C. Chew 2001. Les innovations techniques dans le domaine agricole, permises par la densité de population atteinte, ont souvent entraîné toutefois une amélioration de la fertilité du sol dans une phase ultérieure, initiant ainsi un nouveau cycle de croissance (E. Boserup, 1998 : 21-22).

⁴² G. Bond *et al.* 2001, Hu *et al.* 2003, P. D. Jones et M. E. Mann 2004. Ces recherches montrent l'existence de cycles solaires longs d'environ 200, 400/500, 950 et 1500 ans pendant l'Holocène. Sur les systèmes mondiaux comme « systèmes socio-écologiques », cf. A. Hornborg et C. Crumley 2007.

⁴³ Il est à noter que la baisse globale de la température *ca.* 1450 n'a pas entraîné de repli généralisé.

⁴⁴ Gills et Frank (1993 : 149) soulignent ces phénomènes de désynchronisation, qui permettraient d'expliquer certaines restructurations et évolutions au niveau du système-monde. Ils avancent que le développement de certaines puissances dans un contexte de crise globale provient de l'affaiblissement des autres puissances ; mais pourquoi précisément un état et pas un autre est-il en mesure de s'épanouir ? C. Chase-Dunn et T. D. Hall (1997 : 149, 221, 224) notent que l'Asie du Sud et du Sud-Est « ont des dynamiques moins étroitement liées au système-monde eurasiatique et africain émergent » que d'autres régions comme la Chine ou l'Asie occidentale. Les croissances et les replis des états de l'Asie du Sud et du Sud-Est sont souvent en contrepoint de ceux des empires chinois. D. Wilkinson (1995) montre que des régions du continent eurasiatique sont parfois désynchronisées pendant des phases de déclin du système-monde. Ainsi Byzance, en expansion à la fin du IX^e et au X^e siècle.

⁴⁵ Pour des raisons débattues : menaces mongoles, crainte d'une hémorragie de monnaie de cuivre par les échanges, réaction contre les coûts excessifs des expéditions de Zheng He, problèmes environnementaux (déforestation due au programme démesuré de constructions navales). Même s'il faut relativiser le déclin du commerce extérieur de la Chine après 1433 (Hobson 2004), la politique des Ming a eu pour effet d'empêcher une dynamique smithienne qui s'était enclenchée sous les Song (Norel 2009).

Elle paraît due aussi au léger décalage de rythmes entre la Chine et le reste du système : liée à deux centres (Chine et Inde), l'Asie du Sud-Est parvient à amortir les récessions et à profiter au plus tôt des redémarrages de la Chine. Pour des raisons en partie analogues, l'Inde du Sud et Ceylan constituent un autre exemple de zone qui paraît parfois échapper aux turbulences du système. Cette région est par ailleurs moins touchée que l'Inde du Nord, la Chine ou l'Asie occidentale par les grandes invasions. La péninsule indienne dans son ensemble a joué de la multiplicité des routes commerciales auxquelles elle pouvait se connecter. Plus généralement, la structure multicentrée du « cœur » indien, liée à des conditions géographiques et climatiques spécifiques à chaque région, représente un facteur qui contribue à expliquer les décalages de rythme observés⁴⁶.

L'émergence et le déclin des métropoles, dont les relations constituent « l'architecture de base » du système, représentent de bons indicateurs de l'activité économique, de l'intensité des interdépendances entre régions et des transformations du (des) système(s). On dispose des estimations de populations effectuées par T. Chandler (1987) pour les principales villes du monde (améliorées par Modelski 2003), dont l'intérêt doit être nuancé pour plusieurs raisons. La première concerne le caractère discutable de ces estimations pour les périodes anciennes, pour l'Inde et la Chine notamment. L'approche tend en outre à sous-estimer la place des cités-états, dont l'importance économique et culturelle est souvent plus considérable que le poids démographique. Les villes prééminentes appartiennent principalement aux grandes puissances qui contrôlent les cœurs du système, comme on peut le voir sur mes cartes pour les quatre cycles identifiés. Au XV^e et au début du XVI^e siècle, nous trouvons aussi parmi les villes importantes des cités-états appartenant à des semi-périphéries : Malacca, et Venise (à cette époque, toutefois, celle-ci est plus un « état-pays » [Hansen, 2000a : 16] qu'une cité-état).

Cœurs, semi-périphéries et périphéries

Dès sa formation, le système-monde se présente comme un espace hiérarchisé, agencé par des interactions qui structurent des inégalités entre régions et à l'intérieur des sociétés interconnectées⁴⁷, mais aussi des phénomènes de croissances différenciées, qui sont en outre fonction de conditions locales. Parallèlement à l'exploitation de périphéries toujours plus étendues et au pillage de l'environnement, l'accumulation continue du capital et l'expansion démographique se sont accompagnées, dans les cœurs du système, de l'essor d'élites, et d'autres classes sociales qui pouvaient bénéficier d'une redistribution partielle des richesses ; elles ont eu aussi pour effet l'épanouissement de semi-périphéries – aires intermédiaires entre les cœurs et des marges exploitées – et d'un certain nombre de périphéries, dans un phénomène de *co-évolution* (cf. aussi Chase-Dunn 1988, Sherratt 1993). On ne doit pas imaginer cœurs, semi-périphéries et périphéries comme des catégories discrètes et immuables. Il existe en fait un continuum dans la hiérarchie mouvante du système.

Il y a à l'évidence des raisons géographiques (cf. Diamond 2000) et démographiques (Boserup 1998) aux inégalités observées, mais les inégalités proviennent également des mécanismes de production et d'échanges, échanges enchâssés dans le politique et le religieux.

Production, échange et construction de hiérarchies

Les processus de production, les transferts de richesses et le contrôle des ressources induisirent une hiérarchie économique et politique mouvante entre régions, états et classes, à l'intérieur du système, où ils édifièrent une division trans-régionale du travail. L'efficacité de l'extraction des richesses représentait un atout essentiel pour un cœur par rapport à ses

⁴⁶ P. Turchin et T. Hall (2003 : 55, 59) montrent que des dynamiques endogènes peuvent induire des oscillations particulières au niveau d'une région, ou d'un sous-système.

⁴⁷ À l'opposé de S. Amin, pour qui « les systèmes du passé n'étaient pas 'polarisants' par nature », A. G. Frank (1993 : 387) souligne que la relation centre/périphérie implique dès l'origine une hiérarchie, puisqu'elle reflète des positions structurelles différentes pour l'accumulation du capital et son contrôle.

périphéries et dans sa compétition avec d'autres cœurs. Cette efficacité se fondait sur des mécanismes divers.

Un échange inégal se développe de par la nature des biens échangés, à travers les conditions de leur obtention et celles de l'échange lui-même. Divers auteurs ont affirmé qu'il était difficile d'observer avant le XVI^e siècle la division du travail que note Wallerstein pour le système-monde capitaliste moderne⁴⁸. Pourtant, l'idée d'un centre produisant des biens manufacturés et de périphéries livrant des matériaux bruts ou semi-manufacturés et des hommes (généralement des esclaves) est pertinente pour les périodes antérieures au XVI^e siècle⁴⁹ : les relations cœurs/périphéries y sont déjà définies en termes d'exploitation économique (mais pas seulement).

Si les produits manufacturés exportés par les cœurs permettent des transferts de richesse, d'où vient cependant leur valeur (dans l'échange)? On peut évidemment considérer que dans ces produits sont incorporés du travail⁵⁰ et du savoir-faire (technologie), valorisés dans les échanges. Au-delà de facteurs géographiques, les avantages à long terme de certaines zones dans la production et le commerce reposaient sur leur capacité à fournir des biens manufacturés produits en masse, avec des gains de productivité fondés d'une part sur des innovations technologiques et institutionnelles, d'autre part sur une mobilisation efficace du travail, qu'il s'agisse d'un travail salarié ou non (travail servile, ou *putting out system*) contrôlé par un capitalisme étatique ou privé, ou encore d'un travail « induit » par les taxes et tributs imposés par les élites. Les villes nodales du système voyaient affluer une main-d'œuvre bon marché issue des campagnes, ainsi que des marchands, des artisans et des esclaves venus de terres plus lointaines. On retrouvait ainsi des Africains de l'Est dans tout l'océan Indien et jusqu'en Chine, dès l'époque tang. Le monde musulman d'Asie occidentale et d'Égypte importait des esclaves d'Afrique de l'Est et du Soudan, mais surtout de l'Asie centrale et du « pays des Slaves ». Accompagné d'une division du travail à un niveau tant régional que trans-régional, l'essor urbain des cœurs leur permettait d'allier flexibilité de la production et fluidité des systèmes organisationnels qui contrastaient avec la situation de périphéries où les progrès de l'offre apparaissent limités ou inexistantes. C'est à un concept de valeur-travail que se réfère E. Alpers (1975 : 266) lorsqu'il évoquait ainsi l'exploitation subie par le continent noir : « Ce que les Africains recevaient en échange contre [ivoire, or et] esclaves n'équivalait absolument pas à la force de travail perdue par chaque société. [...] Les Africains obtenaient [...] des biens de consommation courante fabriqués à faible coût » dans les cœurs, grâce aux gains de productivité.

Toutefois, c'est d'abord l'échange lui-même qui détermine la valeur économique. Il est sans doute vrai que la valeur d'échange ne procède que dans une faible mesure d'une valeur intrinsèque de l'objet échangé, qu'elle provienne du travail ou d'une notion d'utilité essentielle, et qu'il convient d'« abandonner [en partie] l'idée de valeur [intrinsèque] pour partir de l'échange lui-même et de la violence qu'il contient » (Aglietta et Orléan, 2002 : 25, 141). Deux facteurs liés qui se renforcent l'un l'autre jouaient un rôle crucial dans l'établissement de relations de pouvoir entre régions : 1. la *désirabilité* socialement construite des produits manufacturés exportés par les cœurs, 2. la création de *situations (quasi)monopolistes* dans l'échange.

L'objet produit a une « utilité » qui est pour une part fonction du matériau et de la technologie utilisés, mais surtout de sa capacité à participer à la construction de hiérarchies

⁴⁸ Pour l'Âge du Bronze, P. Kohl note que les différences de niveau technologique sont assez faibles entre cœurs et périphéries (1987 : 13-24). Elles paraissent pourtant suffisantes pour engendrer des inégalités, d'autres facteurs intervenant par ailleurs, ainsi les données géographiques, le poids démographique, les institutions et la puissance idéologique.

⁴⁹ Je ne partage pas ici les réserves de Chase-Dunn et Hall, 2000 : 91-92. La Mésopotamie ancienne, citée par ces auteurs, représente justement un bon exemple de ces mécanismes, avec les exportations de textiles et de produits métalliques.

⁵⁰ Cœurs et périphéries, note ainsi I. Wallerstein (1984a : 15), échantent « des produits contenant des quantités inégales de travail social ». Rappelons que dans une perspective marxiste, la valeur dérive de la quantité de travail socialement nécessaire à la production d'un bien ou à l'obtention de matériaux bruts et d'esclaves.

sociales, ceci étant lié à des systèmes de pensée et à des rapports de force. Dans la périphérie, l'acheteur interiorise sa position dominée : se procurer des produits exportés par les cœurs dominants revient à accaparer et utiliser une part de la puissance de ces cœurs. Les biens exotiques, qui étaient pour une part – mais pour une part seulement – redistribués, aidaient ainsi les élites à bâtir leur statut; les processus contribuaient à une croissance de la désirabilité des produits importés⁵¹. Le contrôle des biens de prestige donnait aux élites une possibilité accrue de capter davantage de femmes, d'esclaves, et de soldats (*cf.* Ekholm 1972 pour le royaume du Kongo). Le Portugais Silveira note en 1518 : « Sans les biens importés, le [souverain du Mutapa] ne pourrait avoir aucune armée » (Randles, 1975 : 45). « Si les Africains souhaitaient continuer à recevoir les produits de l'étranger, ils devaient nécessairement fournir les biens qui étaient demandés »⁵². Lorsque M. Rothman note que « tous les joueurs doivent être prêts à jouer, faute de quoi le jeu [de l'échange] ne peut tout simplement pas avoir lieu » (2001 : 355), il oublie de remarquer que tous les joueurs ne sont pas sur le même plan et que certains sont contraints de jouer. Les données historiques montrent que les textiles, notamment, marqueurs de statut et constructeurs de liens, signes de richesse et de pouvoir, ont depuis l'origine du système-monde constitué des armes commerciales et idéologiques essentielles dans les échanges, pour les cœurs ou les semi-périphéries qui les exportaient : soieries de Chine, de l'Inde puis de la Perse et de Byzance, cotonnades de l'Inde, étoffes de lin ou de laine d'Asie occidentale et d'Égypte. En Afrique de l'Est, le récit de l'achat de l'île de Kilwa conté par les mythes shirazi illustre clairement cette importance des tissus⁵³. Des rouleaux de soieries ou cotonnades ont servi de monnaie dans l'océan Indien, à diverses époques. Les cœurs exportaient aussi d'autres produits : des céramiques (porcelaine de Chine à partir du VII^e ou VIII^e siècle, céramiques du golfe Persique...), des verres (monde romain, Asie occidentale, Égypte, Inde), des objets en métal (monde romain, Asie occidentale, Inde, Chine), des perles de pierre (Inde), des narcotiques, de l'alcool, des parfums et des épices.

Quelques chercheurs ont curieusement avancé l'idée que les biens bruts exportés étaient souvent sans valeur d'usage dans les périphéries – ainsi l'or et l'ivoire en Afrique de l'Est – et qu'il n'est donc pas possible de parler d'échange inégal. Cette absence de valeur des biens bruts à l'intérieur de la périphérie, en contraste avec la désirabilité des produits importés, a en fait aidé à l'établissement d'un échange inégal. Les dirigeants des périphéries étaient dans une certaine mesure conscients de la valeur potentielle des matériaux bruts et des esclaves dans l'échange avec l'extérieur, mais ils ne pouvaient généralement en apprécier le coût d'obtention ni imposer une valeur d'échange. On pourrait penser à retourner l'argument : pour les cœurs aussi, les produits exportés (perles...) avaient souvent une faible désirabilité, au contraire des biens bruts importés. En outre, on pourrait estimer que la manière dont chacun – à l'intérieur de sa propre société – envisage les gains (économiques, et politiques) induits par l'acquisition des biens échangés détermine pour une part les conditions de l'échange. Plusieurs éléments empêchent cependant de considérer comme comparables les deux situations ainsi mises en miroir. En premier lieu, il faut garder à l'esprit l'importance du contrôle des routes (direct ou indirect) et de l'information par les cœurs. Par ailleurs, les produits échangés ne sont pas similaires : biens bruts d'un côté, produits manufacturés de l'autre, produits dont les coûts de production, de transport et de

⁵¹ De nombreux auteurs ont souligné l'importance des « biens de prestige » dans les développements économiques et politiques des sociétés anciennes, et leur capacité à générer du pouvoir et à le légitimer : *cf.* notamment K. Ekholm 1972, J. Friedman et M. Rowlands 1977, J. Schneider 1977, A. Appadurai 1986, P. Peregrine 1991, A. et S. Sherratt 1991, M. Helms 1993.

⁵² Alpers, 1975 : 265. L'Afrique de l'Est offre un bon exemple des différents mécanismes par lesquels les régions dominantes extrayaient la richesse de régions dominées (P. Beaujard, 2007a, b). L'intérieur de l'Afrique échangeait or, ivoire et esclaves contre des produits manufacturés. Le commerce à longue distance contribua au développement de stratifications sociales dans des sociétés du fleuve Limpopo puis du Zimbabwe entre X^e et XV^e siècles, des facteurs locaux jouant aussi un rôle important (Beach 1994, Pikirayi 2001, Swan 2007).

⁵³ M. Horton et J. Middleton, 2000 : 111, P. Beaujard 2007a. Le lien des cœurs avec la production de tissus était lié à la fois à des savoirs techniques, à la désirabilité des produits fabriqués et à l'exploitation d'une main d'œuvre bon marché.

transaction pouvaient être évalués par les marchands des cœurs et comparés aux gains que ces marchands étaient en droit d'escompter des biens bruts acquis dans l'échange.

La production et l'échange de biens bénéficiant de qualités particulières (réelles ou supposées) représentaient une première forme de monopole. D'autres monopoles intervenaient dans la sphère de l'échange. L'échange était favorable aux régions dominantes parce que celles-ci avaient les moyens d'en fixer les termes, d'imposer leurs produits et leurs prix. La valeur d'échange des biens exportés par les périphéries, principalement matériaux bruts et esclaves, restait faible du fait de taux d'échange désavantageux dictés par les cœurs⁵⁴. Les agents des cœurs contrôlaient en effet les routes de communication et l'information, les marchands des périphéries se déplaçant peu ou pas sur ces routes⁵⁵ ; ils avaient ainsi la possibilité de jouer entre diverses périphéries, en se situant en position de force dans le rapport dialectique offre/demande, par exemple en organisant la rareté des produits importés ou en monopolisant le savoir. Les semi-périphéries avaient également recours à cette stratégie : Horton et Middleton (2000 : 90) notent que les Swahilis restreignirent la diffusion de certaines marchandises exotiques et fabriquèrent leurs propres produits manufacturés, exportés vers les périphéries de l'intérieur et des îles. Ils ne cherchèrent pas à diffuser l'islam à l'intérieur de l'Afrique, mais le conservèrent au contraire sciemment « en monopole » (les sociétés et les classes dominantes cherchent généralement à contrôler l'innovation et son transfert ; il est plus rare, en revanche, qu'elles tentent de freiner la diffusion de leur religion : une telle diffusion a souvent représenté pour elles un atout). En mesure de traiter avec de nombreux offreurs, les marchands visiteurs se trouvaient – sauf pour le marché de l'or – en situation d'oligopsonie.

Les élites des périphéries ou des semi-périphéries qui avaient à subir des taux d'échange défavorables dans leurs relations avec les cœurs cherchaient évidemment à « compenser » ces désavantages par une exploitation de leurs marges sociales et géographiques. Lorsqu'ils n'avaient pas une mainmise directe sur les routes, les cœurs (et les semi-périphéries) pouvaient exercer leur domination à distance, des groupes en position d'intermédiaires assurant la construction de chaînes de dépendance, par des mécanismes économiques et idéologiques. On le voit en Afrique de l'Est avec la position des marchands swahilis et les liens tissés avec des groupes clients, les esclaves constituant le bout de la chaîne⁵⁶. *Versus* Stein (1999 : 62)⁵⁷, le pouvoir d'un cœur sur une région ne diminuait pas nécessairement et les échanges ne devenaient pas plus « symétriques » lorsque la distance augmentait. Même si les diasporas n'étaient pas directement inféodées à un cœur, elles

⁵⁴ En relation avec les taux d'échange défavorables imposés de l'extérieur, la rémunération du travail se trouve également affaiblie dans les périphéries par la faible productivité dans l'obtention des biens exportés.

⁵⁵ Cf. aussi G. Arrighi, 1994 : 38-39. Les agents commerciaux, les hommes de religion mais aussi, lorsqu'ils sont en place de manière permanente comme dans l'Italie du XV^e siècle, les diplomates, jouent un rôle crucial dans la collecte et la circulation de l'information. Entre I^{er} et VI^e siècle, les marchands de l'espace chinois semblent cependant peu présents dans les mers du Sud, mais ils n'en sont pas absents (cf. le *Qianhanshu*, chap. 28B, J. Needham *et al.*, 1971 : 443), La place des navires et des traitants chinois dans les réseaux maritimes demeure toutefois un sujet de controverse ; même à l'époque tang, les Chinois fréquentent peu l'Asie du Sud-Est. On sait en revanche que les Yue de la région de Canton (linguistiquement non chinois) avaient établi des contacts commerciaux avec les mers du Sud dès l'époque des Royaumes Combattants.

⁵⁶ En Afrique de l'Est ou en Asie occidentale, les esclaves venaient jadis des marges du système (régions non incorporées ou faiblement reliées à ce système).

⁵⁷ G. J. Stein (1999) rejette le « modèle du système-monde » (dans une version wallersteinienne caricaturée) et présente le « concept de diaspora » comme une « alternative ». Le fonctionnement des diasporas s'inscrit en fait dans le contexte global du système. L'accent mis sur les diasporas (cf. aussi P. Curtin 1984 et J. H. Bentley 1993) a cependant l'intérêt d'introduire plus de complexité dans le modèle systémique et de mettre en avant l'importance des stratégies et des développements régionaux et locaux. Il est peut-être « dans la logique des diasporas de distendre les liens avec leur communauté d'origine après quelques générations » (P. Norel, c.p.), par différents « mécanismes ». L'histoire du marchand Abû-l-'Abbâs, revenu au Caire en 1118 après avoir passé quarante ans en Chine, évoque un des mécanismes possibles. « Les enfants qu'il y avait eus de concubines esclaves, ainsi qu'en Inde, à Ceylan et en Abyssinie, parlaient les langues de ces pays et lui servaient de facteurs » (Rosenberger 2000, d'après al-Gharnâfi).

pouvaient répercuter la domination économique et culturelle de ce dernier, en augmentant les prix, en intensifiant la désirabilité des produits importés et en ouvrant de nouveaux marchés⁵⁸, tout en tirant évidemment avantage de leur situation d'intermédiaires (ainsi les Arabes du Sud, les Austronésiens de l'Asie du Sud-Est Insulaire, les Sogdiens d'Asie Centrale au 1^{er} millénaire...)⁵⁹. Il est vrai toutefois que certaines diasporas, comme le suggère Stein, pouvaient agir de manière autonome, ou/et être « manipulées » par des pouvoirs locaux. Ainsi, les réseaux kharijites qui opèrent au sud du Sahara aux VIII^e-IX^e siècles ne sont pas reliés à la métropole régionale de Kairouan. Les Ming tentent au XV^e siècle de faire revenir en Chine ou éliminent par la force des marchands chinois installés en Asie du Sud-Est.

Parce que les régions dominantes maîtrisent les routes et les marchés, les gains de productivité de leurs industries n'entraînent généralement pas une baisse des prix de leurs produits manufacturés à l'exportation. En revanche, les périphéries (et même certaines semi-périphéries, ainsi la côte swahilie) se révèlent incapables de bénéficier de leurs gains de productivité ou du développement d'une production manufacturée susceptible de trouver des débouchés, du fait de leur faible pouvoir de négociation et d'un accès généralement limité aux marchés extérieurs⁶⁰. Ainsi, au XIV^e-XV^e siècles, Mogadiscio produisait des tissus, exportés vers l'Égypte, mais la ville était ici tributaire des navires yéménites et égyptiens ; ne disposant pas de bateaux en nombre suffisant ni d'un poids politique lui permettant de s'imposer dans les réseaux des marchands kârimî et indiens, elle était incapable de tirer profit de l'existence d'autres marchés.

Les cœurs et les semi-périphéries exercent aussi une influence sur les monnaies utilisées, l'adoption d'une monnaie dans les échanges trans-régionaux apparaissant pour une part comme le résultat d'un rapport de pouvoir. Le drainage vers l'extérieur de la monnaie d'un cœur ne représente pas nécessairement un signe de faiblesse⁶¹. L'acceptation de cette monnaie joue donc un rôle dans la domination idéologique du cœur et lui permet en quelque sorte de faire travailler les populations des périphéries avec sa monnaie. Entre IX^e et XV^e siècle, on trouve en Afrique de l'Est des monnaies musulmanes ou leurs copies (mais l'argent est importé). En mer de Chine et en Insulinde, de même, la monnaie chinoise s'impose entre XI^e et XIV^e siècle, et va être imitée, à Java notamment.

En paraphrasant Breton (2002 : 14), on pourrait dire que le taux d'échange reflète « la valeur et les positions relatives » des sociétés et des groupes impliqués, autant qu'il détermine la valeur des biens. Ces positions sont liées à la fois à des facteurs globaux et à des conditions locales. La domination des cœurs pouvait être masquée par la mise en scène de l'échange, ou infléchi par son organisation et le contrôle d'élites locales sur les biens convoités ou les routes empruntées. Kardulias (1999), qui parle de *negotiated peripherality*, a raison de souligner ici que les chercheurs ont accordé trop peu d'attention au pouvoir de

⁵⁸ Le fait que les diasporas impliquées dans l'échange à longue distance n'étaient pas nécessairement l'émanation d'un cœur pouvait diminuer le transfert de « surplus » vers ce cœur, mais ces diasporas pouvaient aussi stimuler ses exportations.

⁵⁹ D'autres diasporas de l'océan Indien étaient liées à plusieurs cœurs et semi-périphéries (ainsi les réseaux juifs des XI^e et XII^e siècles), induisant une répartition de richesse entre ces régions.

⁶⁰ Les gains de productivité induisent une hausse de la production ; l'augmentation de l'offre se traduit par une dégradation des termes de l'échange avec les centres dans la mesure où ces derniers ont un rôle dominant sur la détermination du taux d'échange. Cette dégradation des termes de l'échange n'est pas liée seulement à la nature des produits échangés (manufacturés/bruts) et à des processus économiques, mais à des facteurs idéologiques et politiques (*cf. infra*).

⁶¹ V. Lieberman (2003) a critiqué A. G. Frank pour la corrélation établie par cet auteur entre surplus commercial et efficacité dans la production. Il est vrai que « l'excédent courant n'a pas à être permanent, ce qui compte c'est son niveau moyen sur la longue durée. Par ailleurs, même en cas de déficit, l'essentiel est que le commerce extérieur progresse en regard du produit, ce qui signifie une stimulation capitale pour la production et donc pour la création de systèmes nationaux de marchés » (P. Norel, c.p.). En fait, non seulement la présence d'un excédent courant n'est sans doute pas une condition nécessaire pour détenir une position dominante, mais l'expérience espagnole des XVI^e et XVII^e siècles montre que l'arrivée de métaux précieux, sur le long terme, peut avoir des effets négatifs : elle a engendré des dettes internes et le déficit commercial, mais surtout elle a fait que les Espagnols ont cessé de travailler, d'où un affaiblissement global du pays sur la scène internationale (G. Bensimon, c.p.).

négociation des périphéries et aux phénomènes de résistance⁶². Capables d'exercer une pression militaire ou bénéficiant d'une position stratégique, des périphéries ou semi-périphéries jouissaient d'une capacité de négociation particulière, ainsi les Xiongnu et les Oghuz d'Asie intérieure respectivement du I^{er} au V^e siècle et du VI^e au X^e siècle, Srîwijaya du VIII^e au XIII^e siècle, etc. Les « agressions » se produisaient plus fréquemment en période de récession économique, de crise écologique et sociale⁶³. Sur la côte est-africaine, avant l'arrivée des Portugais, le contrôle du commerce de l'or de Sofala par Kilwa donnait au sultan et aux nobles de la cité une capacité de négociation que n'avaient pas les dirigeants des autres cités swahilies. Des états de l'intérieur, de même, avaient les moyens d'agir sur les termes de l'échange avec les Swahilis et de résister à l'exploitation⁶⁴. Certaines périphéries étaient aussi en mesure de jouer de la compétition entre des cœurs rivaux ou des luttes pour le pouvoir à l'intérieur d'un cœur. D'un cycle à l'autre, l'expansion du système-monde s'est accompagnée de l'incorporation croissante de périphéries toujours plus vastes, avec le développement d'interactions et un phénomène d'interdépendance structurelle entre les zones⁶⁵. Plus ou moins poussée selon les régions, cette incorporation a varié aussi avec les pulsations et les restructurations du système. Des sociétés ont résisté à l'incorporation, soit par refus de ce qui pouvait être perçu comme une domination extérieure, soit par crainte d'effets déstabilisateurs du commerce à longue distance, l'apparition de biens de prestige induisant une complexité sociale qui allait à l'encontre des principes de ces sociétés. Toutefois, les victimes de raids esclavagistes pouvaient justement appartenir à des sociétés « marginales » peu impliquées dans le commerce supra-régional ou refusant l'échange marchand.

J'ai évoqué jusqu'ici des échanges commerciaux, mais il convient d'insister sur deux points : 1. *Le commerce n'est pas le seul mode de transfert de richesse* : des transferts s'opéraient aussi par le biais des réseaux religieux et la domination politique. 2. *Les transferts de richesse ne représentaient pas la seule source de structuration d'une domination par les cœurs*.

Les mécanismes d'exploitation et/ou de coopération économiques s'inscrivent dans des contextes d'influence et de domination idéologiques et politiques où les cœurs utilisent des stratégies diverses : imposition de taxes et de tributs, alliances, intermariages, conversions religieuses, colonisation et violence. Bien sûr, les pouvoirs idéologique, politique et économique se recoupent et agissent en synergie. Parlant des Européens, A. Sherratt l'exprimait de manière provocatrice : « Les Missionnaires apprennent aux indigènes qu'ils sont nus et les traitants leur vendent des étoffes » (2000 : 121). Les hommes de religion eux-mêmes se faisaient souvent commerçants. La chronique d'Ibn Battûta consacrée à la ville de Kilwa, qu'il visite en 1334, est révélatrice de la synergie évoquée. Ibn Battûta souligne les guerres incessantes du sultan contre les « infidèles », évidemment pour se procurer des esclaves. Il loue sa « générosité » envers les « hommes pieux » venus d'Irak ou d'Arabie, donnant en exemple l'offrande de vingt esclaves et de deux charges d'ivoire à un

⁶² Ce sont néanmoins les cœurs et dans une certaine mesure les semi-périphéries qui ont façonné le système-monde ; même si elles furent parfois localement couronnées de succès, les résistances des périphéries ont rarement altéré le cours fondamental de ce système, sauf dans le cas des nomades de l'Asie Centrale (cf. *infra*).

⁶³ La violence des populations périphériques, dans les périodes de récession, correspond à l'urgence de leur situation : elles sont amenées à prendre par la force ce qu'elles ne peuvent plus acquérir par d'autres moyens. Elle reflète aussi la violence à laquelle ces populations sont régulièrement soumises de la part des états et des groupes dominants.

⁶⁴ G. Stein fait un mauvais procès au modèle du système-monde en prétendant que « l'affirmation de la domination par un cœur dénie toute possibilité d'initiative à la périphérie », traitée comme une « victime passive » (1999 : 19). Toutes les périphéries et plus encore les semi-périphéries – un concept ignoré par Stein – ne sont pas en position de simples « victimes ». Elles sont en mesure de négocier des termes de l'échange plus avantageux que d'autres régions. En outre, le fait que les victimes ne soient pas passives ne les empêche pas d'être tout de même des victimes ; que des étrangers aient à négocier leur présence ne les empêche pas d'être économiquement dominants.

⁶⁵ L'interdépendance croît avec le degré d'incorporation des régions périphériques dans le système. Cf. T. D. Hall 2006.

fakir du Yémen. En quelques lignes, Ibn Battûta trace la chaîne de domination qui pénètre à l'intérieur de l'Afrique, en révélant une partie au moins des mécanismes par lesquels les régions prééminentes extraient la richesse de régions dominées (1982 : 90). L'échange est un rapport de force, appuyé sur l'idéologie et les armes, et l'inégalité dans l'échange est d'autant plus grande que l'écart entre les deux parties est plus important, en matière de technologie, de puissance militaire et de complexité sociale. La valeur d'échange est généralement déterminée en premier lieu par la position des échangistes dans les hiérarchies du système ou celles d'ensembles régionaux⁶⁶.

Expression d'une stratégie agressive des cœurs et des semi-périphéries, la création d'empires et plus généralement le choix de la guerre⁶⁷ représentent une tentative du politique de contrôler directement – par la force – les routes et les centres d'accumulation du système (ou d'une partie du système) et donc d'augmenter la richesse extraite. Diverses constructions se sont voulues des empires « universels » : l'empire achéménide, celui d'Alexandre le Grand, l'empire romain avec Auguste, l'empire mongol de Gengis Khan et ses successeurs... Plus généralement, raids et conquêtes, même temporaires, permettaient la saisie de butin, la déportation de populations et l'extorsion de tributs. Dans les relations à longue distance de l'océan Indien, l'extraction des ressources se réalisait par le commerce, les taxes et les dons, plus rarement par des raids ou une présence militaire : les hiérarchies se fondaient, pour une large part, sur le pouvoir économique et idéologique. On observe parfois, cependant, l'intervention militaire de puissances centrales dans des semi-périphéries : prise de l'Oman par divers états iraniens, occupation du Yémen par Axoum, la Perse sassanide (VI^e siècle) puis l'Égypte ayyûbide (XII^e siècle), expéditions de la Chine des Yuan contre Java et le Champa au XIII^e siècle... Les voyages de la flotte impériale Ming au début du XV^e siècle constituent le seul exemple d'intervention économique et politico-militaire à l'échelle de l'ensemble de l'océan Indien avant l'arrivée des Portugais. Ils ne visent cependant ni à la conquête ni au contrôle économique direct, mais à l'inclusion des autres puissances dans un système tributaire, fournissant ici un contraste frappant avec les pratiques impérialistes des Occidentaux, initiées par Venise et Gênes à partir du XII^e siècle (Mielants, 2007 : 60-62).

Si les processus de production, les conditions de l'échange, la puissance idéologique et militaire, créaient des conditions favorables à une domination des cœurs et à une dégradation des termes de l'échange entre ces cœurs et d'autres régions, périphéries et semi-périphéries ne sont évidemment jamais restées sans réaction ; certaines se trouvaient en mesure de « progresser » dans la compétition entre régions jusqu'à acquérir à leur tour – dans certains cas – une position dominante au sein du système.

Co-évolutions et déplacement des centres de pouvoir

Il existait des gradations et des variations – spatiales et temporelles – dans la domination d'une périphérie par un cœur, fonction de l'histoire, de la distribution des ressources et des conditions socio-politiques dans les deux régions considérées⁶⁸. Comme dans le système-monde moderne, les cœurs du système exerçaient sur certaines périphéries –

⁶⁶ On pourrait dire que tous les individus ou tous les groupes n'ont pas le même « pouvoir de valorisation » sur les biens échangés et caractériser le système-monde par sa « structure de pouvoirs de valorisation » (Eymard-Duvernay 2007).

⁶⁷ Il faut ici distinguer entre la construction de grands états par la guerre dans les périodes de croissance, et les conflits qui naissent en période de repli, lorsqu'« on cherche dans la guerre ce qu'on ne peut plus obtenir par le commerce » (G. Arrighi, 1994 : 99).

⁶⁸ La périphérie pouvait même être la région qui tirait en apparence le plus de bénéfices de l'échange. Ainsi, le commerce du monde musulman avec les steppes russes aux VIII^e-IX^e siècles se traduit par un flux de monnaie partant vers le Nord. Il y a clairement un lien en Europe orientale entre l'émergence d'états et l'essor d'un commerce avec le monde musulman. On doit toutefois se demander qui « profite » en premier lieu de l'échange à l'intérieur de la « périphérie russe » (évidemment pas les esclaves exportés vers le cœur musulman). Il est clair, cependant, qu'il peut y avoir détérioration des termes de l'échange entre un cœur et une périphérie en faveur de cette dernière, ainsi dans les périodes de faiblesse de l'état chinois face aux nomades des steppes.

mais pas sur toutes – une action « sous-développante »⁶⁹. L'interdépendance, toutefois, engendrait aussi différents types de croissance dans les régions connectées. L'évolution du système-monde avant le XVI^e siècle montre ainsi des situations contrastées, avec à la fois l'exploitation de périphéries géographiques et sociales par un cœur (les périphéries les plus dominées étaient peut-être celles qui se situaient à l'intérieur même des centres, arrière-pays ou couches sociales défavorisées⁷⁰), et des phénomènes de « co-évolution ». Dans les périodes d'expansion du système surtout, certaines régions se trouvaient aspirées vers le haut par les échanges avec les cœurs et d'autres périphéries, lorsqu'elles étaient en mesure de répondre à la demande croissante du marché en matériaux bruts ou en produits finis – avec le bénéfice d'apports technologiques venant des cœurs ou celui de leurs propres innovations – ou lorsqu'elles pouvaient assurer un rôle d'intermédiaire dans le transport de marchandises. Les interactions avec les cœurs ont contribué à la formation d'états secondaires – ainsi les empires de l'Asie intérieure, « ombres » des empires chinois – ou de cultures de cités-états comme celle de la côte est-africaine à partir du début de l'ère chrétienne. Le concept de semi-périphéries – qui mélangent des formes organisationnelles et institutionnelles du centre et des périphéries – rend bien compte de l'essor des villes de cette côte est-africaine, ou encore de l'indianisation puis de l'islamisation du Sud-Est asiatique, situé entre les cœurs chinois et indiens, processus marqués par la création de l'état du Funan au I^{er} siècle, de la thalassocratie de Srīwijaya au VII^e siècle, l'expansion de Mojopahit aux XIII^e et XIV^e siècles, et la floraison des cités-états de Pasai (à partir du XIII^e siècle) et Malacca (XV^e siècle). L'essor de ces (semi-)périphéries est en outre inséparable de développements locaux : les trajectoires des sociétés sont pour une part le résultat de dynamiques internes qui, à leur tour, infléchissent des évolutions régionales.

Cette perspective permet de dépasser le débat ancien entre les tenants d'une « colonisation » extérieure et les partisans de développements indigènes. Des « agents » des cœurs (ou d'autres semi-périphéries) étaient présents et actifs dans les centres marchands des périphéries ou semi-périphéries⁷¹. Leur alliance avec des élites locales ou des groupes qui émergent comme élites (alliance commerciale, mais passant aussi par des intermariages, l'établissement d'une parenté par le sang⁷² et la conversion religieuse de ces élites) aboutit à la formation de centres jouant un rôle d'interface entre le cœur et la périphérie. Cette alliance contribue à une véritable configuration idéologique, économique et politique de la périphérie ou semi-périphérie qui accentue les phénomènes de dépendance et les transferts de richesse vers le centre, mais favorise aussi dans les périodes de croissance le développement de cette (semi-)périphérie. De cette dépendance, qui se manifestait dans le mode de vie quotidien, les élites locales tiraient profit au dépens des marges de leurs entités socio-politiques. Les Swahilis ont ainsi bénéficié de transferts de technologies dans les échanges de l'océan Indien, grâce à la présence d'artisans arabes, persans ou indiens installés dans leurs villes, transferts qui ont toutefois été limités par les données géographiques et humaines de la côte est-africaine. Ils ont aussi dans une certaine mesure tiré avantage de leur appartenance au monde musulman.

Les élites des semi-périphéries avaient souvent une claire perception des mécanismes mis en jeu. Les propos d'un roi de Tlemcen rapportés par al-Maqqarī (1577-1632), illustrent

⁶⁹ Cf. A. G. Frank 1970, A. Emmanuel 1973, S. Amin 1981. À partir de la Révolution Industrielle, le fossé s'accroît rapidement entre le cœur et nombre de périphéries du fait notamment de la rapidité des innovations technologiques et sociales, beaucoup plus marquée que dans le(s) système(s) ancien(s), innovations qui ne représentent que l'un des instruments de pouvoir mis en jeu.

⁷⁰ Construction d'un échange inégal sur les marchés à longue distance et exploitation interne sont partout des processus qui opèrent en synergie (le fait est particulièrement net pour les cités-états européennes) (Mielants, 2007 : 146).

⁷¹ D'autres émergences s'expliquent par des processus de colonisation. Ainsi, Madagascar, peuplée par des Austronésiens dans le 1^{er} millénaire, et pour prendre l'exemple de cités-états, les cités phéniciennes et grecques fondées en Méditerranée au 1^{er} millénaire av. J.-C.

⁷² Le fait qu'une diaspora marchande politiquement faible ait intérêt à rechercher une alliance avec les dirigeants de la région où elle commerce n'est pas incompatible avec le fait qu'elle puisse être dominante économiquement et idéologiquement, et liée à une puissance dominante (*versus* Stein, 1999 : 53-54).

bien les gains et les pertes qui résultent d'une situation en interface (ici pour l'Afrique du Nord) : « Si je ne craignais de faire une chose odieuse, je ne laisserais s'installer dans mon pays que des marchands trafiquant avec le Sahara ; car ils emportent des marchandises à vil prix et ils rapportent de l'or, métal auquel tout est assujéti en ce monde : les autres marchands exportent notre or et nous donnent en échange des objets dont les uns ont tôt fait de s'user ou de disparaître et les autres transforment nos habitudes et entraînent les sots dans la corruption ». Les « autres marchands » viennent d'abord d'Europe, qui est – avec l'Égypte – la grande bénéficiaire du développement du commerce transsaharien entre XIII^e et XVI^e siècle.

Les mouvements de co-évolution dépendaient d'abord des atouts géographiques et humains dont pouvaient disposer certaines régions ou classes en rapport avec les cœurs, des conditions locales favorables leur permettant de tirer parti de la dynamique du système, à travers la croissance des échanges et des phénomènes de décentralisation du capital (Friedman, 2000 : 142). Les semi-périphéries étaient souvent parmi les régions les plus mobiles de ce système. En mesure d'utiliser des circuits d'échanges variés entre la Chine et les centres indiens, l'Asie du Sud-Est, immense et diverse, fournit l'exemple d'une semi-périphérie complexe où interviennent d'importants transferts de domination d'une région à une autre. Des zones favorablement placées sur les routes des échanges et à fort potentiel démographique, capables d'accueillir des innovations techniques et de fabriquer des produits d'exportation, tirent finalement leur épingle du jeu, à Java notamment. Si les semi-périphéries adoptent des traits sociaux et technologiques des zones centrales, si elles fonctionnent comme relais idéologique des cœurs, elles sont aussi bien souvent des lieux d'innovation technique (parfois par substitution d'importation⁷³), dans les phases d'expansion du système notamment. En témoignent l'invention d'alphabets en Palestine et à Ugarit vers le XIV^e siècle av. J.-C., le développement de la navigation en Arabie du Sud (Oman, Yémen) et en Asie du Sud-Est (au tournant de l'ère chrétienne notamment)⁷⁴, celui des techniques bancaires ou encore de formes organisationnelles « républicaines » dans les villes italiennes à partir du XIII^e siècle apr. J.-C.⁷⁵. Dans les périodes de désagrégation politique, les relations cœur/périphéries devenaient plus fluides et plus changeantes, les structures de l'échange se transformaient, les (semi-)périphéries pouvaient alors jouer un rôle important dans l'éclosion et la diffusion de nouvelles institutions culturelles (Blanton *et al.*, 1992 : 419-423, et Edens, *infra*). La capacité d'innovation de certaines semi-périphéries a eu pour effet de favoriser leur épanouissement et leur ascension dans la hiérarchie du système.

Ce sont toutefois en premier lieu les ressources démographiques et militaires de régions proches des cœurs qui leur permirent d'accéder à une position dominante. Des groupes issus de semi-périphéries s'emparent du pouvoir dans les cœurs, soit dans les phases d'expansion du système-monde, ainsi les Kushans d'Asie centrale en Inde au I^{er} siècle apr. J.-C., les Arabes en Asie occidentale et en Égypte au VII^e siècle, les Seljukides turcs en Asie occidentale au XI^e siècle, les Jurchen en Chine du Nord au XII^e siècle, les Mongols en Chine et en Asie occidentale au XIII^e siècle, les Turco-Afghans en Inde du Nord au XIII^e siècle, et les Osmanlis d'origine turkmène en Turquie au XIV^e siècle, soit dans des périodes de repli du système-monde, comme les Fatimides d'Afrique du Nord en Égypte au X^e siècle, les

⁷³ Ainsi les états sumatranais à partir du V^e siècle substituent la résine de pin, le benjoin et le camphre à l'encens, au *bdellium* et à la myrrhe sur des réseaux d'échange. Semi-périphéries et cœurs ont aussi recours à des innovations techniques, ainsi dans la fabrication de verres de couleur imitant des pierres semi-précieuses. A. et S. Sherratt (2001 : 19, 30) ont justement souligné l'importance des substitutions dans l'évolution des techniques et celle des échanges, et le rôle croisé des innovations, d'un domaine à un autre.

⁷⁴ On peut y ajouter Sri Lanka, à certaines périodes. C'est beaucoup moins le cas pour la côte swahilie, dans le domaine maritime. Les développements de l'Asie insulaire et de l'Arabie du Sud ne constituent pas seulement une réponse à l'essor global du commerce ; elles ont aussi joué un rôle actif dans cet essor. Chase-Dunn et Hall (1997) soulignent justement qu'il y a différents types de semi-périphéries et de développement semi-périphérique.

⁷⁵ En revanche, les périphéries développent peu d'innovations, fait lié au petit nombre de personnes susceptibles d'investir, à la faiblesse du capital disponible et à un accès limité au savoir. On a souvent noté les interactions entre techniques (ainsi métallurgie, production céramique et industrie du verre).

Buyides d'Iran septentrional en Asie occidentale au X^e siècle également, et les Turco-Mongols en Mésopotamie et en Inde à la fin du XIV^e et au début du XV^e siècle.

L'affaiblissement des liens avec un centre du système pouvait également favoriser le décollage économique d'une semi-périphérie, lorsque celle-ci traitait avec un autre centre et prenait à son compte certaines activités du premier : ainsi s'explique pour une part l'essor de Malacca après le repli de la Chine Ming (la chute progressive de Mojopahit, puissance concurrente à l'intérieur de la semi-périphérie, représenta aussi un élément essentiel du succès de Malacca). Plus souvent, l'inverse se produisait : les empires de Srîwijaya puis Mojopahit entrèrent en déclin lorsqu'ils perdirent leurs liens privilégiés avec la Chine. L'affaiblissement d'une semi-périphérie pouvait aussi provenir de celui de sa périphérie principale : les activités de Kilwa régressèrent au XV^e siècle lorsque l'or du Zimbabwe se fit plus rare.

Les hiérarchies entre régions évoluent pour une part dans le contexte temporel et spatial des pulsations du système, même si, nous l'avons vu, certaines zones apparaissent parfois en décalage par rapport au reste de ce système. Les déplacements des lieux de pouvoir, de production et d'accumulation se traduisent par des changements dans les routes du commerce, que tentent de contrôler les puissances rivales. On observe des oscillations entre régions, qui reflètent des processus de compétition économique et des rapports de force politico-militaires. Rome et son empire constituent un cœur du système au début de l'ère chrétienne ; l'empire byzantin lui succède dans le 2^e cycle, l'Europe occidentale ne représentant qu'une périphérie, à l'époque médiévale, avant de devenir une semi-périphérie au XIII^e siècle puis d'émerger à nouveau comme « cœur » dominant à la fin du XV^e siècle. Dans l'océan Indien occidental, la prééminence bascule entre golfe Persique (III^e-IX^e siècle) et mer Rouge (II^e siècle av. J.-C. - II^e siècle ap. J.-C., X^e-XIV^e siècle). Les états dominants ont eu périodiquement la maîtrise conjointe de ces deux « couloirs » maritimes vers l'océan Indien (l'empire assyrien au VII^e siècle av. J.-C., la Perse achéménide, la Grèce d'Alexandre le Grand, le califat musulman) ou ont tenté de les contrôler (l'empire romain au I^{er} siècle av. J.-C. et au II^e siècle ap. J.-C., les Mongols au XIII^e siècle). En Asie du Sud-Est, la route de la Chine et des épices passe par le nord de la péninsule malaise jusqu'au VI^e siècle ; elle se déplace ensuite vers le sud de cette péninsule et la côte sud-est de Sumatra (VII^e-XIII^e siècle), puis à Java (XIII^e-XIV^e siècle), avant de revenir sur la péninsule malaise à Malacca au XV^e siècle.

Les hiérarchies ne sont donc immuables ni dans l'espace ni dans le temps, et l'histoire du système-monde n'est pas qu'un long recommencement. Induite par les innovations technologiques et organisationnelles, les processus d'accumulation et de progrès démographique, d'un cycle à l'autre, l'évolution générale a été dans le sens d'une croissance de plus en plus soutenue de la production et des échanges, d'un surcroît de travail investi, d'une plus grande hiérarchisation et spécialisation entre les zones du système et à l'intérieur de ces zones. L'ensemble des interactions et des trajectoires locales singulières aboutit à une division trans-régionale du travail accrue au fil des cycles du système, avec dans le même temps une intégration politique et économique toujours plus poussée.

Continuités et changements. L'expansion du système-monde

Les cycles systémiques successifs apparaissent à la fois similaires et différents. Les changements n'affectent pas la nature du (des) système(s). On ne discerne en effet de transformations fondamentales qu'à deux périodes : 1. à partir de 3500 et 3100 av. J.-C. en Asie occidentale et en Égypte, et au début du 2^e millénaire en Chine, lors de la naissance de l'état – qui voit aussi en même temps la naissance de formes privées d'accumulation –, période de rupture partielle avec un mode d'accumulation inscrit dans les rapports de parenté, marquée par l'apparition d'idéologies et de techniques de pouvoir nouvelles, avec l'écriture, 2. dans la première moitié du XIX^e siècle, lors de la Révolution Industrielle (et idéologique) lorsque pour la première fois le capitalisme devient le mode de production dominant dans un système-monde qui unit Amérique, Afrique et Eurasie ; l'essor de machines à vapeur transforme la production et marque une rupture écologique par l'utilisation d'énergies non renouvelables (charbon puis pétrole et gaz).

Si le XVI^e siècle ne représente pas pour l'océan Indien la période de rupture que l'on a parfois voulu y voir, il constitue cependant une autre période cruciale : un autre océan – l'Atlantique – s'ajoute aux mers anciennement reliées de l'océan Indien et de la Méditerranée, et l'Europe émerge comme centre d'un nouvel espace ayant l'Afrique de l'Ouest et les Amériques pour périphéries.

Chaque période de croissance crée une nouvelle division spatiale du travail, cependant en continuité avec la précédente. Mises à part les oscillations entre des régions rivales, les routes du commerce ne varient guère, les routes principales du moins, car le réseau secondaire s'étend et se densifie lors des phases de croissance du système-monde et se défait lors des périodes de régression. Ces routes sont fonction des ressources offertes (matières premières, produits manufacturés) et de la demande, mais aussi des données géographiques et politiques. J'ai déjà souligné l'importance des régions charnières situées entre océan Indien occidental, océan Indien oriental, et mer de Chine, où l'attente de la mousson a favorisé la diffusion des techniques et des religions. Il en fut de même pour les ports fondés à l'embouchure d'un grand système fluvial ou aboutissement de routes terrestres importantes (embouchures du Tigre et de l'Euphrate, de l'Indus, du Gange, du Yangze ; Gujarat, au débouché de routes menant à la vallée du Gange...), et pour certaines régions situées à proximité des matières premières essentielles (or du Zimbabwe, épices des Moluques).

A l'intérieur des terres, d'autres zones, liens ou barrières, exercent une influence particulière. Ainsi, l'Asie centrale, où passent les routes de la soie, joue un rôle crucial dans le commerce entre Chine, Inde et Asie occidentale. Les confédérations ou les empires des peuples des steppes se développent parallèlement aux empires chinois⁷⁶. Les grands empires de Chine, de l'Inde du Nord, de la Perse, le califat abbasside, ont tous – hormis l'empire Song – cherché à contrôler l'Asie centrale. Il faut aussi mentionner l'existence de « routes des steppes » plus au nord, l'importance d'une route entre Chine et Birmanie, et celle de voies trans-indiennes.

Ces routes de terre sont plus complémentaires qu'alternatives par rapport aux espaces océaniques. Leur développement se fait souvent en parallèle avec celui des voies maritimes, même si des états ont porté leurs efforts sur des routes particulières, pour contourner la mainmise de certaines puissances sur des régions-clefs. Au I^{er} siècle, les Romains organisent ainsi le détournement du commerce caravanier trans-arabique au profit d'un trafic maritime par la mer Rouge. Byzance s'appuie sur une route des steppes par la Khazarie pour éviter l'obstacle perse, au VI^e siècle. Mais l'épanouissement de routes de la soie et d'une route des steppes sous les Mongols au XIII^e siècle n'implique pas l'affaiblissement du commerce de l'océan Indien (*versus* Bosworth, 2000 : 282)⁷⁷.

Continuités donc dans les zones d'échange, mais aussi continuités dans les produits commercés. Plusieurs grandes catégories de biens et de produits fondent au fil des siècles le commerce et les mouvements des hommes : les métaux (précieux et autres), les produits associés à l'habillement, les biens de luxe destinés à la parure, les parfums, médecines et aromates (liés à la fois à la religion, à la santé et à la cuisine), l'alcool et les narcotiques, les moyens de production (esclaves, outils...), les moyens de transport (navires...), les moyens de guerre (armes, chevaux, éléphants), les nourritures. Et puis des biens rares, des œuvres sacrées... L'apparition de produits nouveaux dans des périodes de croissance est cependant capitale dans l'évolution du système : fabrication de papier dans l'empire abbasside (avec une technologie venue de Chine), développement de la porcelaine et de la culture du thé à l'époque tang en Chine, utilisation de la boussole au XI^e s, expansion des armes à feu au XV^e siècle, etc.

⁷⁶ Le développement de l'état dans les steppes correspond à un essor des échanges mais aussi dans certains cas à une militarisation de la société pastorale qui constitue une réponse à une situation de crise (N. di Cosmo, 1999 : 12-13).

⁷⁷ En revanche, les perturbations sur les routes de la soie aux V^e-VI^e siècles éclairent l'expansion maritime des Sassanides, dont les navires se rendent sans doute jusqu'en Chine, prélude aux voyages des musulmans à partir de Sirâf sous le califat abbasside.

La continuité du système s'inscrit dans un mouvement général d'expansion et d'intensification, mouvement plus accentué à certaines périodes et dans certaines régions. La liberté d'entreprise offerte par la Chine des Song entre X^e et XIII^e siècle ou l'Europe du XVI^e siècle a ainsi favorisé l'innovation et la croissance, de même – toujours pour l'Europe moderne – que la compétition entre états. J'ai souligné le caractère primordial des progrès réalisés dans le domaine agricole, qui fournissent la base de l'urbanisation et d'un développement artisanal ou semi-industriel alimentant les échanges intérieurs et les exportations. Les progrès accomplis dans les constructions navales, à partir des XII^e-XIII^e siècles notamment, ont affecté la vitesse des transports et les produits eux-mêmes. Ils ont permis l'acheminement en quantités croissantes de matériaux lourds et peu coûteux. Selon Wallerstein, « le soi-disant système monde [pré-moderne] » n'échangeait que des biens de luxe et non des produits de base, et par conséquent il ne pouvait connaître la « division axiale du travail » caractéristique du monde moderne (1993 : 293-294). Pourtant, des produits agricoles – et des biens bruts, de façon générale – font partie des échanges dès l'aube du système, comme le montrent la lecture du *Périple de la Mer Erythrée* (Casson 1989) et les fouilles récentes du port égyptien de Bérénice (Wendrich *et al.* 2003). Bien avant, les données du 3^e millénaire av. J.-C. révèlent les transports de bitume, d'huile et de grains de la Mésopotamie vers Bahrayn et l'Oman, celle de bois et de produits laitiers de l'Inde vers l'Oman et Bahrayn, de cuivre et de pierres dures de l'Oman vers la Mésopotamie... De plus, l'idée de Wallerstein selon laquelle les échanges de biens de luxe n'ont pas d'effets systémiques importants apparaît discutable. D'autres auteurs ont au contraire souligné les effets structurants de la circulation de biens de luxe du fait de l'accaparement de ces biens par les élites dominantes, tout changement dans l'approvisionnement de ces biens se répercutant sur les hiérarchies politiques (Schneider 1977, Peregrine 1991, Chase-Dunn et Hall 1997).

L'essor du secteur productif et du commerce est rendu possible par le rôle alloué à la monnaie et le déploiement de banques et d'instruments de crédit. Des institutions financières se développent ainsi dès l'aube de l'islam. Elles bénéficient de l'expérience de la Perse sassanide, de l'empire byzantin, et, au-delà, de la Perse, de la Mésopotamie et de la Grèce du 1^{er} millénaire av. J.-C. Des guildes ou groupes marchands interviennent dans le domaine du commerce interne ou externe et jouent le rôle de banquiers, dans le monde musulman occidental comme en Inde : cf. les Ayyâvole du Deccan et les Manigrâmam du Tamil Nadu pour la période VIII^e-XIV^e siècle (Abraham 1988), les Kârimî égyptiens ou yéménites du XII^e au XIV^e siècle (Vallet 2006). Une monétarisation croissante de l'économie est notable au fil des siècles, avec des situations toutefois contrastées et variables selon les régions (cf. Wicks 1992, pour l'Asie du Sud-Est). L'établissement de grands ensembles politiques (empire abbasside, sultanat de Delhi, empires chinois) a favorisé l'adoption de systèmes monétaires sur de vastes zones.

Les métaux précieux et leurs flux ont joué un rôle important dans la structuration du système-monde et son évolution, au titre de marchandises ou/et de monnaies. Des biens désirables jouant parfois le rôle de monnaies (unité de compte, moyen d'échanges, réserve de richesse) jalonnent en outre des routes commerciales⁷⁸. Les cauris des Maldives se retrouvent dans une grande partie de l'Asie et de l'Afrique⁷⁹. La soie servait dans diverses régions non seulement de moyen d'échange mais aussi de mesure de valeur (ainsi au Nanzhao au IX^e siècle, au Cambodge aux VIII^e et XIII^e siècles).

Levier d'expansion économique, le développement d'outils de crédit et de moyens de paiement a souvent permis aux cœurs du système de compenser le manque de métaux précieux ou semi-précieux, mais surtout ces outils facilitaient et accéléraient les transactions. L'essor du papier-monnaie et de billets de paiement en Chine à partir du IX^e siècle est

⁷⁸ Les monnaies ne sauraient être définies par leurs seules fonctions économiques (cf. M. Aglietta *et al.* 1998, M. Bloch et J. Parry 1989, S. Breton 2002).

⁷⁹ Les cauris sont présents dans des tombes puniques d'Afrique du Nord au 1^{er} millénaire av. J.-C., et en Afrique sub-saharienne entre V^e et VII^e siècle apr. J.-C. (Burkina Faso) (S. Magnavita, c.p.). On les trouve en plus grand nombre dans cette dernière région à partir du IX^e siècle.

clairement lié à ces deux aspects. Il en est de même pour les lettres de change et ordres de paiement dans le monde musulman à partir du VIII^e siècle, instruments de finance que les cités-états d'Italie du Nord vont reprendre en innovant.

Les prix du marché dès les temps anciens ont influé sur les mouvements de marchandises. Au I^{er} siècle ap. J.-C., le *Périple* indique ainsi que l'Égypte exporte du cuivre à Barygaza (Gujarat), mais que ce port exporte le même métal (d'Égypte ou de mines du Nord-Ouest de l'Inde) vers Apologos (région de Basra). M. Polo (1980 : 306) a évoqué le ratio favorable or : argent qui incitait les marchands à emporter l'argent du Yunnan vers la Birmanie.

Ce ne sont pas seulement les réseaux du commerce qui ont présidé à la naissance et à l'évolution du système-monde, mais aussi les réseaux religieux, avec lesquels les circuits marchands ont interagi. Le développement du bouddhisme, du christianisme puis de l'islam ont transformé la relation à la divinité dans un contexte d'émergence de l'individualisme qui est allé de pair avec l'essor de l'entrepreneuriat privé⁸⁰. Bouddhisme et islam se sont répandus le long des réseaux marchands, en induisant leur développement. H. P. Ray (1994) a suggéré une relation intime entre bouddhisme et esprit d'entreprise ; M. Rodinson (1966) et D. Lombard (1988 : 11-18) ont exprimé le même lien à propos de l'islam, religion qui ne connaît pas de barrière entre religion et négoce. Clairement liée à celle du commerce, l'expansion continue de l'islam a accompagné la croissance du système-monde, en favorisant l'intégration de ses différentes parties : D. Lombard a pu qualifier l'océan Indien au XV^e siècle de « mer islamisée ». De plus, les pèlerinages à des sanctuaires ou sur des tombeaux de saints ouvrent à des rencontres de marchands et à l'organisation de foires, en Inde notamment.

D'autres diasporas ont constitué au fil des siècles des réseaux plus ou moins puissants. Les communautés juives qui vivent sur la côte du Kerala dès l'époque romaine sont présentes en Chine au VIII^e siècle et sans doute avant. Leurs réseaux à partir de l'Égypte sont bien connus pour les XI^e-XII^e siècles grâce aux documents de la Geniza du Caire. J'ai évoqué le rôle de communautés marchandes comme les guildes tamoules. A un niveau plus modeste, les chrétiens nestoriens ont également opéré dans tout l'océan Indien et sur les routes de l'Asie centrale. Parallèlement aux réseaux commerciaux, de grandes constructions politiques ont aussi contribué à l'expansion de religions universelles : empires romain puis byzantin et carolingien pour le christianisme, empires umayyade et abbasside puis sultanat de Delhi pour l'islam.

Réseaux du commerce et réseaux religieux s'articulent autour des villes. La constitution et l'expansion du système-monde ont été inséparables à la fois d'une croissance démographique générale, d'un mouvement d'urbanisation et d'une amélioration des communications. L'urbanisation s'est étendue des cœurs aux périphéries. Ordonnant la production et les échanges, les villes ont été partout le siège d'une différenciation sociale importante. Le développement des réseaux a en outre induit une hiérarchisation entre des métropoles et des villes satellites. La taille des « grappes de villes » ainsi formées, l'intensité de leurs connexions varient, pour une part, avec les pulsations du système. Au fil du temps, les métropoles se succèdent, ces changements correspondant à des réorganisations des réseaux et des hiérarchies, réorganisations politiques et économiques mais aussi sociales et idéologiques. Les centres du commerce se déplacent ainsi entre des aires concurrentes, comme le montrent les cartes ici présentées.

Le cosmopolitisme représente partout et dès l'aube du système-monde un trait marquant des villes marchandes, qui ira en s'accroissant avec le développement des réseaux. Il s'accompagne, généralement, d'une tolérance en matière religieuse : tolérance des autorités politiques, mais aussi à certaines périodes interpénétration des réseaux religieux qui

⁸⁰ Avant l'apparition du christianisme, l'individu est déjà affirmé par les nouvelles écoles de la période hellénistique (cyniques, épicuriens, stoïciens). L. Dumont (1983 : 60) accorde une importance historique particulière au calvinisme. En opposition à cette vision weberienne, R. H. Tawney (1926) note que les mêmes tendances sont en fait observables dans le catholicisme et le protestantisme dans la période du XVI^e et XVII^e siècles : c'est le capitalisme qui a transformé le christianisme.

sans être la règle n'en constitue pas moins un fait notable (*cf.* les affaires communes menées par musulmans et juifs en Égypte et au Yémen au XI^e siècle). Aubin parle ici justement d'« indifférence du milieu économique en matière de religion » (1988 : 197). Au cosmopolitisme des villes répond le caractère transnational des réseaux (*cf.* par exemple la famille de Mahmûd Gâwân au XV^e siècle)⁸¹. Une remarque de Goitein à propos de l'Égypte des XII^e-XIII^e siècles est pertinente pour d'autres lieux et d'autres époques : la coupure « se fait moins entre les religions et les nationalités qu'entre les soldatesques dirigeantes et les commerçants entrepreneurs » (1954 : 197). Cette « coupure » ne saurait toutefois être hâtivement généralisée.

L'accumulation du capital : état, réseaux religieux et secteur privé

Les données depuis le 2^e millénaire av. J.-C. montrent le rôle important du capital privé, à côté de (ou avec) celui de l'état. Certains traits du capitalisme moderne sont déjà présents à des degrés divers avant le XVI^e siècle dans de nombreux états : entreprises à la recherche de profit maximal, banques prêtant à ces entreprises, progrès de la comptabilité autorisant une recherche rationnelle du profit, production croissante de biens pour l'exportation, marchés de biens où les prix sont fixés par le jeu de l'offre et de la demande, existence d'un marché de la terre et d'un marché du travail, monétarisation des transactions commerciales, et progrès technologiques. À certaines périodes, les états sont les principaux moteurs de l'accumulation, à d'autres, ce sont des entrepreneurs privés. Pour la Mésopotamie ancienne, l'Inde maurya (IV^e-III^e siècle av. J.-C.), ou le monde romain dans ses rapports avec l'Asie du Sud, les recherches récentes ont généralement reconsidéré l'emprise supposée de l'état dans le développement du commerce. Il est clair en tout cas que pour la période postérieure au VII^e siècle, dans le califat abbasside (aux VIII^e et IX^e siècles), l'Inde du Sud (VIII^e-XI^e siècles), l'Égypte fatimide puis ayyûbide (X^e-XIII^e siècles), les sultanats du Bengale (XIV^e-XV^e siècles) et du Gujarat (XV^e siècle), un capitalisme investit en partie la sphère de la production et du commerce (Lombard 1971, Subrahmanyam 1990, Gaborieau 1995, Pomeranz 2000). Comme plus tard en Europe, les entrepreneurs sont souvent à la fois producteurs, marchands et financiers. En fait, on observe de manière générale un « mélange complexe et une articulation de différents modes [d'accumulation] à toutes les époques [du système monde] », avec des alternances d'expansion et de repli du secteur privé⁸². Le secteur politique lui-même développe souvent un esprit d'entreprise et des formes de capitalisme d'état, en se faisant producteur et marchand, avec une recherche de profit, ainsi dans le califat abbasside, la Chine Song ou le sultanat rasûlide du Yémen.

Au niveau des « cœurs » du système, certaines périodes de faible intégration politique semblent avoir parfois favorisé le développement de la production et du commerce : la compétition entre états ou cités-états stimulait l'économie, et des entrepreneurs privés jouissaient d'une plus grande liberté qu'au sein d'états plus puissants. Edens (1993 : 408) l'a souligné pour le milieu du 3^e millénaire et le début du 2^e millénaire av. J.-C. en Asie occidentale. Ce point est essentiel pour comprendre l'essor du capitalisme dans l'Europe moderne.

Il est vrai toutefois que le capitalisme ancien se hisse rarement en position prééminente, contrairement à ce qu'on observe en Europe à partir du XV^e siècle⁸³. On note des mouvements d'avancées et de reflux dans les développements et l'articulation des marchés de facteurs de production de même que des marchés de biens, mais les systèmes de marchés ainsi constitués demeurent généralement embryonnaires (Norel, 2004 : 155sq.). La

⁸¹ Mahmûd Gâwân, savant et marchand de chevaux dont la famille est originaire du Gilân (Iran), est ministre dans le sultanat bahmanî (Inde). Son frère, Ahmad, est fixé en Égypte, où vivait son père; l'un de ses fils commerce avec l'Inde, tandis que deux autres qui ont étudié les sciences coraniques sont installés à La Mecque.

⁸² A. G. Frank et B. K. Gills, 1993 : 46. C. Chase-Dunn et T. D. Hall, 1997 : 212.

⁸³ Pour Gills, cependant, « toute l'économie monde du XIII^e siècle [...] peut être qualifiée de capitaliste », et peut-être même celle « du X^e siècle » (1995 : 139). Comme chez Frank (1993), est ici introduite une confusion entre des *pratiques capitalistes*, de fait anciennes, et la constitution d'un *mode de production* capitaliste, qui n'intervient qu'à l'époque moderne.

Chine des Song offre pourtant l'un des premiers exemples de transformation de l'état et de la société par un capitalisme émergent, avec l'apparition d'une bourgeoisie urbaine et la création d'un véritable marché intérieur⁸⁴. Cette évolution sera entravée par les périls extérieurs qui menacent la Chine et par les contradictions internes à la société chinoise. Sous les Ming, le commerce sera plus strictement encadré par l'état, surtout après 1433.

Par sa politique et les institutions mises en œuvre, l'état pouvait restreindre ou favoriser la production et les échanges. Il a souvent assuré les conditions du développement économique par ses innovations institutionnelles, ses investissements – ainsi dans le domaine du contrôle de l'eau et des transports, en Chine notamment – et parfois par une politique de stimulation de l'économie. Comme l'illustrent clairement les cités-états européennes du Moyen-Âge et de la Renaissance puis les états du Nord de ce continent (Pays-Bas, Angleterre) au XVII^e siècle, le contexte politique peut favoriser des innovations qui permettent une diminution des coûts de transaction. Des institutions et des instruments nouveaux assurent ainsi en Europe une plus grande mobilité du capital et un essor de la production et du commerce, avec une évolution de la lettre de change, l'acceptation de taux d'intérêt, l'amélioration de la comptabilité, une meilleure transmission de l'information, l'apparition d'une assurance et d'un droit commercial, et celle de compagnies anonymes⁸⁵. De manière générale, la protection que fournissait l'état favorisait le commerce, qui ne pouvait s'épanouir que dans un environnement pacifié et relativement prévisible. L'état jouait aussi un rôle dans la redistribution des richesses, agissant ici indirectement sur la production et les équilibres sociaux. À l'inverse, une instabilité politique et sociale représentait un environnement économiquement peu favorable, de même qu'une expansion excessive de l'appareil d'état et de la corruption qui l'accompagnait.

L'attitude des états par rapport au commerce privé à longue distance a été de l'encouragement (sous les Abbassides, les Ayyûbides égyptiens, les Song, par exemple) à la restriction (indirecte ou directe) et au contrôle. Ce dernier peut prendre diverses formes. Sous les Tang, l'état supervise les prix et s'attribue un monopole sur certaines denrées ; favorisée par une monétarisation de l'économie, la croissance du marché interne permet toutefois l'apparition d'une nouvelle classe de marchands, encadrée par l'état. Les Rasûlides yéménites, dans les années 1420, découragent les traitants par le niveau des taxes imposées et différentes exactions. En Égypte, les Mamlûks Burjî, à partir de 1429, s'arrogent un monopole sur le commerce des épices, fixent les prix sur le marché, accablent les marchands de taxes et encadrent strictement leur négoce, tuant ainsi « la poule aux oeufs d'or », dans un contexte économique international difficile.

État et entreprise privée avaient des logiques souvent distinctes. Il serait pourtant erroné d'opposer de manière systématique les modes d'accumulation étatique et privée. On observe une compétition des deux mondes de l'état et de l'entreprise privée, mais aussi leur articulation. Deux stratégies capitalistes, en partie opposées, qui correspondaient à des logiques différentes d'accumulation du capital, ont été constamment mises en œuvre, de manière concurrente ou complémentaire : elles consistaient à investir la sphère politique, ou à s'en tenir à l'écart, en se dégageant le plus complètement possible de la territorialité⁸⁶ ou en essayant de réduire le rôle de l'état (mais les réseaux capitalistes ont besoin d'un pouvoir politique qui garantisse un monde pacifié, le droit de propriété et l'accès à des ressources

⁸⁴ Dès l'époque tang, en fait, parallèlement à des marchés intérieurs de biens, progressent division du travail, marchés des facteurs de production (terre, travail, capital) et échanges extérieurs, dans une dynamique smithienne (Norel 2009). De façon générale, une symbiose entre marchands et élites politiques est sans doute indispensable pour que l'extension géographique des échanges débouche sur la formation de systèmes nationaux de marchés.

⁸⁵ D. C. North, 1991 : 26-30. Ces innovations ne sont généralement pas propres à l'Europe mais leur conjonction et leur approfondissement permettent une dynamique spécifique dans les états européens en compétition.

⁸⁶ Cf. G. Arrighi, 1994 : 82. En Europe, à partir du XV^e siècle, Venise et Gênes illustrent respectivement ces deux logiques, dont les Provinces-Unies au XVII^e siècle ont tenté une synthèse, avec une main-mise sur les réseaux financiers mondiaux, et le développement d'un pouvoir militaire qui permettait un contrôle des routes à longue distance par sa flotte.

vitales ou à des marchés⁸⁷). À l'inverse, les élites étatiques ont le choix entre prendre le contrôle de l'économie – en instrumentalisant parfois les grands marchands, ainsi dans l'Égypte mamelouke au XV^e siècle –, ou favoriser l'essor du secteur privé et en taxer les activités. Il est possible de rencontrer toutes les situations intermédiaires entre symbiose et instrumentalisation, que ce soit des marchands-producteurs par l'état ou de l'état par ces derniers.

Dans les grands empires agraires, les princes avaient besoin des marchands pour convertir la richesse agricole en revenu utilisable par l'état (Chaudhuri, 1990 : 256, 387), notamment pour l'importation de métaux précieux et de biens de luxe, et parfois pour des prêts financiers. Les marchands, qui fournissaient aux élites produits et services, ne faisaient pas que coexister avec les structures bureaucratiques, les deux mondes s'interpénétraient. Les états faisaient souvent appel à eux pour leur administration. Des marchands étaient ainsi chargés de la perception des taxes sur le sel à l'époque tang. Dans le califat abbasside, certains collecteurs de taxes et d'impôts étaient des négociants. Aux X^e et XI^e siècle, en Irak et en Égypte, des représentants de familles marchandes juives se trouvaient établis comme banquiers et collecteurs de taxes. Au X^e siècle encore, le roi de Java-Est utilisait des commerçants javanais, mais aussi cinghalais, sud-indiens ou birmans, pour collecter les taxes. Dans la Chine des Yuan, les traitants musulmans avaient pratiquement le monopole de la levée des impôts. Les marchands au long cours, par ailleurs, jouaient souvent le rôle de diplomates. À des degrés divers, ces marchands restaient cependant soumis au pouvoir des dirigeants.

Les rapports ambigus des marchands et des réseaux avec les pouvoirs politiques ont été soulignés par divers chercheurs. Pourtant, si D. Lombard notait : « On est amené à constater que les marchands en Asie ont été tenus ou se sont tenus à l'écart du politique »⁸⁸, les exemples indiquant le contraire ne manquent pas. Des écrits bouddhiques du 1^{er} millénaire signalent qu'en Inde des marchands-banquiers ont place dans les conseils royaux (Basham, 1967 : 222). Dans l'Égypte fatimide du XI^e siècle, les frères Tustârî, négociants juifs en biens de luxe de l'océan Indien et banquiers, accèdent au vizirat. En Chine, sous les Song du Sud, des marchands jouent un rôle important dans les villes de commerce et obtiennent parfois des postes officiels. En Inde, aux XII^e, XIII^e et XIV^e siècles, rois et grands marchands sont liés par des intérêts financiers (Jain, 2001 : 346, 357), lien clairement perceptible, sous 'Alâuddîn Khiljî (1296-1316), entre le gouvernement du sultanat de Delhi et les grands marchands Multanî. En Inde du Sud, dans la période entre X^e et XIII^e siècles, une relation de symbiose s'instaure entre les associations marchandes et le pouvoir politique chola⁸⁹, ceci précisément à l'époque où se développent des pratiques capitalistes en Chine song, puissance avec laquelle les Cholas sont en relation. On rencontre la même alliance dans l'empire mongol entre le pouvoir et les guildes marchandes *ortaq*, et à un degré moindre dans le Yémen rasûlide (Vallet 2006). Leurs connaissances des pratiques comptables, notamment, faisaient des marchands des auxiliaires précieux; elles leur permirent de pénétrer la sphère étatique (Subrahmanyam, 1996 : 89). À propos de l'Inde, M. Gaborieau note « l'absence de frontière entre le marchand et le soldat-administrateur »⁹⁰. La famille al-Tîbî jouait ainsi un rôle de « faiseurs de rois » dans le royaume pândya de l'Inde du Sud à la fin du XIII^e siècle, Taqî al-Dîn al-Tîbî frère du puissant marchand de Qays Jamâl

⁸⁷ Dans le système-monde moderne, les états jouent un rôle important dans la construction de quasi-monopoles qui profitent aux entreprises capitalistes (cf. I. Wallerstein, 2006 : 48). On peut observer cette synergie également à des périodes plus anciennes.

⁸⁸ D. Lombard, 1988 : 117. Aussi J. Aubin, 1988 : 88-89 ; il évoque cependant des « marchands-condottieri », « qui deviennent à la fois vizirs et chefs militaires ». Cf. aussi E. Mielants, 2007 : 99.

⁸⁹ M. Abraham 1988, N. Karashima *et al.* 2002. Les marchands tamouls n'ont toutefois pas la même emprise que les marchands européens sur les processus de production, dans le textile par exemple. S. Subrahmanyam affirme en outre « l'apparition d'une idéologie mercantiliste dans les états de la baie du Bengale » à partir du XV^e siècle (2005 : 76), de même qu'à Malacca.

⁹⁰ M. Gaborieau, 1995 : 456. Une séparation existe dans les états indiens entre un pouvoir politique fondé sur le contrôle agraire et la sphère économique des marchands, mais elle a sans doute été exagérée (Subrahmanyam 1996).

al-Dîn al-Tîbî, tenant un poste de ministre. Plutôt que de s'impliquer eux-mêmes dans la direction politique, les marchands toutefois préféraient souvent influencer sur les dirigeants. Il est certainement inexact de penser avec Y. Lacoste – ici à l'opposé de D. Lombard et J. Aubin – qu'« aux Indes, en Chine, dans le monde arabe [...], les marchands [restèrent] intégrés en permanence à la minorité aristocratique et ils n'avaient de ce fait aucune raison de vouloir changer la société »⁹¹. Si certains marchands pouvaient tirer profit de leur alliance avec l'état, cette situation avantageuse s'accompagnait de risques considérables. Leur puissance pouvait constituer une menace pour l'autorité de l'état ; la mise à mort du ministre Mahmûd Gâwân par le sultan bahmanî (1481) constitue un exemple de la vulnérabilité des marchands asiatiques face au pouvoir politique. Après les avoir utilisés, l'état égyptien élimina les marchands Kârimî au XV^e siècle.

On a peut-être souligné de manière excessive la fragilité sociale des marchands asiatiques dans la période « pré-moderne », par opposition aux marchands européens protégés par des droits de propriété et l'influence exercée sur les états. Il est vrai toutefois qu'à la différence de l'Europe, il n'y a pas, en Asie et en Afrique, « fusion de l'état et des intérêts mercantiles » et « institutionnalisation du pouvoir de la classe marchande » (Mielants, 2007 : 101), même dans les cités-états qui s'y constituent ; on ne rencontre pas non plus dans ces cités le « désir [européen] d'une expansion fondée sur le mariage du profit et de la puissance », du commerce et de la guerre (Wong, 2002 : 455).

La volatilité des élites marchandes et leur soif d'indépendance – l'autonomie de certaines guildes était bien réelle – n'a pas été sans poser des problèmes aux pouvoirs locaux, contraints de les attirer ou de les maîtriser⁹². Le capitalisme ancien s'est en effet développé pour une part dans le cadre de réseaux commerciaux trans-régionaux comme ceux des diasporas sogdienne, juive, baniya, puis arménienne à partir du XVI^e siècle.

Centres d'autorité relativement autonomes, les institutions religieuses représentaient aussi des lieux d'accumulation du capital, qui entraient parfois en conflit avec les autorités politiques⁹³. Les réseaux religieux recoupaient par ailleurs les réseaux marchands et offraient à l'état des moyens d'intégration politique, ainsi dans l'Asie du Sud et du Sud-Est, avec les établissements bouddhiques et brahmaniques. Rituels et idéologie religieuse jouaient un rôle central dans la légitimation du pouvoir politique et le contrôle du travail.

Un autre cadre de développement capitaliste – historiquement primordial – est fourni par les cités-états et les petits sultanats marchands, qui fleurissent en Inde, en Asie du Sud-Est et sur la côte swahilie (mais pas en Chine), à partir du XIII^e siècle surtout⁹⁴. Centres de pouvoir mais aussi lieux d'un contrat social entre élites politiques et producteurs-marchands, ces cités s'épanouissent dans les régions interstitielles des empires, dans les semi-périphéries du système, mais il s'agit aussi parfois de villes plus ou moins indépendantes à l'intérieur des états centraux (Hormuz au XV^e siècle, la « république marchande » de Basrur et d'autres

⁹¹ Situation contrastant avec la réalité européenne. S'explique ainsi, selon Y. Lacoste (1982 : 270), le fait que c'est en Europe que le capitalisme a pu s'ériger en tant que système dominant et ouvrir la voie à la Révolution Industrielle.

⁹² Ibn Battûta note ainsi le bon accueil réservé aux traitants par les seigneurs de Kulam ou Calicut, mais aussi des pratiques d'extorsions et même de piraterie organisées par des dirigeants locaux sur la côte Ouest de l'Inde (1982, t. III : 206-207, 213-214).

⁹³ La Birmanie offre un bon exemple des contradictions entre le développement des collectivités religieuses et les intérêts étatiques. Périodiquement, des phases de « purification » s'accompagnent de la saisie par l'état de l'essentiel des biens amassés par les religieux. De 843 à 845, l'empereur chinois fait également confisquer les biens des monastères bouddhiques, dont la religion est proscrite.

⁹⁴ Pour l'Inde, citons Honavar et Calicut, aux XIV^e-XV^e siècles. En Asie du Sud-Est, Samudra-Pasai de la fin du XIII^e au XV^e siècle, les villes de la côte Nord de Java aux XIV^e-XV^e siècles, dépendantes de Mojopahit mais de plus en plus autonomes au XV^e siècle, Malacca au XV^e siècle, Acèh après 1511. Pour la côte swahilie, les cités-états les plus importantes ont été Kilwa du XII^e au XV^e siècle, Mogadiscio et Mombasa aux XIV^e et XV^e siècles. Les cités-états du monde malais apparaissent cependant bien avant le XIII^e siècle, de même que les villes de la côte est-africaine. On peut aussi penser, à l'intérieur des terres, aux villes des oasis qui s'échelonnent le long des routes de la soie dès le 1^{er} millénaire, villes moins favorisées toutefois que les ports de l'océan, car toujours sous la menace des invasions nomades et limitées dans leur essor par le coût des transports caravaniers.

villes de la côte Ouest de l'Inde, également au XV^e siècle) (Subrahmanyam 1995). Dans certains cas, elles ont été capables de bâtir de véritables empires, ainsi Srîwijaya à partir du VII^e siècle (Manguin 2000), et plus tôt dans l'histoire, les cités phéniciennes et grecques du 1^{er} millénaire av. J.-C. Ces dernières représentent un bon exemple de ces cités-états où fleurit un capitalisme marchand qui investit dans une production tournée vers l'exportation. À la différence de ce que l'on observe en Europe médiévale et moderne, les cités-états asiatiques, toutefois, ne constituent pas de « républiques marchandes » durables, en mesure d'influencer des états-nations, et les traitants y demeurent bien souvent à la merci du pouvoir politique (Mielants, 2007 : 102)⁹⁵. La puissance navale des cités-états du littoral asiatique est demeurée limitée (*ibid.* : 152).

C'est dans les cités-états européennes que se situent pour l'essentiel les origines du système capitaliste moderne. On pense d'abord aux villes italiennes, Pise, Venise, Gênes, Florence, Milan, à partir du XII^e siècle, qui profitent de l'absence d'un « état-pays » fort et se constituent en semi-périphérie. D'autres villes surgissent dans le Nord de l'Europe (Bruges, Lübeck et les ports de la « Ligue Hanséatique ») (Braudel 1979, t. 3). Un système de cités-états en inter-relation est ainsi en place au XIII^e siècle, berceau d'un essor capitaliste européen singulier. Son absence en Chine, dans le monde islamique et en Inde explique pour une part la « divergence » de l'Europe et du reste de l'Ancien Monde (Mielants, 2007 : 32sq.).

Spécialisées dans des formes spécifiques de production, un commerce à longue distance et des activités d'intermédiaires, les cités-états – ces « villes à l'état pur » comme les caractérise Braudel – montrent une indéniable efficacité, par l'alliance du pouvoir politique et d'un secteur privé (une caractéristique plus européenne qu'asiatique ou africaine, je l'ai déjà souligné), et parce que leur dynamisme attire capitaux et savoir-faire. Mais elles révèlent aussi une vulnérabilité évidente et constituent une proie tentante pour les macro-états. Elles ne sont toutefois jamais restées sans défenses, construisant des systèmes d'alliances (*cf.* par exemple les relations des cités swahilies avec des groupes de leur arrière-pays), et profitant au mieux des données géographiques (ainsi, Hormuz et les cités du détroit de Malacca). Certaines guildes elles-mêmes, et aussi des entrepreneurs privés, disposaient d'hommes en armes (*cf.* les grandes guildes indiennes du V^e au XIV^e siècle, les navires de la côte ouest de l'Inde au XIV^e siècle, les jonques chinoises à la même époque...). Sur les princes de ces cités impliqués dans le commerce, deux points de vue se sont opposés : étaient-ils des marchands préfigurant les entrepreneurs capitalistes ou agissaient-ils comme des prédateurs ? (*cf.* Morineau, 1999 : 116-144). Ibn Battûta fournit de nombreux exemples de flottes possédées par des hommes d'état. Les situations décrites montrent bien les liens étroits maintenus entre pouvoir politique, commerce, et aussi piraterie, comme l'illustre le cas du sultan de Honavar, Jamal al-Dîn (XIV^e siècle).

L'avènement du système-monde capitaliste moderne et la Révolution Industrielle

L'histoire de l'océan Indien jusqu'au XVI^e siècle montre ainsi l'intégration progressive de ses différentes régions dans un système-monde afro-eurasien, à travers l'existence de cycles économiques synchronisés avec les évolutions politiques, sociales, idéologiques, l'essor de l'urbanisation, la croissance générale du commerce et de la production, et le développement simultané de hiérarchies entre des cœurs, des semi-périphéries et des périphéries dans le cadre d'une division interrégionale du travail. Elle éclaire la période ultérieure, qui voit l'avènement du système-monde capitaliste moderne, et permet peut-être d'engager une réflexion sur les futurs possibles de ce système.

On peut évidemment discuter de la validité de la coupure introduite au début du XVI^e siècle. L'entrée des Portugais dans l'océan Indien, lors d'une phase ascendante d'un cycle, n'a pas représenté une rupture, mais seulement un bouleversement temporaire. Trop peu nombreux, les Portugais n'avaient pas les moyens de la politique maritime qu'ils prétendaient mener. Pour la Chine, de plus, la coupure se situe plus tôt, en 1433, lorsque les

⁹⁵ Les Portugais comparèrent cependant les quatre chefs de port *syahbandar* de la cité de Malacca aux consuls des villes marchandes européennes (S. Subrahmanyam, 2005 : 59).

Ming limitent le commerce avec les mers du Sud. Venant juste après la découverte de l'Amérique, l'entrée portugaise dans l'océan Indien est toutefois significative de nouvelles configurations systémiques.

L'histoire de l'océan Indien conduit à relativiser l'idée d'une invention européenne du capitalisme et à restituer à l'Asie et à l'Afrique leur « héritage volé » (Hobson 2004, Goody 2007). Au-delà de l'Italie du XIII^e siècle mise en avant par Braudel, le capitalisme a sa source dans le système-monde afro-urasien dont l'Europe n'est alors qu'une périphérie. Braudel (1979, t. 3 : 44) ne partageait pas la « fascination » de Wallerstein pour le XVI^e siècle. Frank et Gills s'opposent à l'idée d'un changement qualitatif dans « le système monde » à cette période. C'est bien pourtant au XVI^e siècle que se produit l'émergence du capitalisme, qui devient un trait distinctif du nouveau système-monde constitué autour de l'Europe à partir de la fin du XV^e siècle. Cette émergence est favorisée par l'articulation d'un essor du capital marchand – qui permet des changements structurels, en connivence avec les états – et une révolution agraire pour une part engendrée par des logiques internes au féodalisme (Brenner 1985, Norel 2009). Pour Arrighi, « la transition vraiment importante qu'il s'agit d'élucider n'est pas celle du féodalisme au capitalisme, mais le passage d'un pouvoir capitaliste diffus à un pouvoir capitaliste concentré » (1994 : 11). Suivant ici Braudel et Arrighi, Mielants (2007 : 16sq.) montre l'importance de la formation d'un « système inter-Cités-États » en Europe à partir du XII^e siècle (avec des interconnexions entre des villes politiquement autonomes) et l'intégration croissante de ce continent dans le système-monde afro-urasien, qui favorise l'émergence progressive de pratiques capitalistes. La croissance interstitielle du capitalisme se retrouve dans d'autres régions du système-monde, à diverses périodes, mais ce n'est qu'en Europe que ce capitalisme a pu soumettre à sa logique les « états-pays » et devenir finalement un mode de production dominant⁹⁶. Sur ce phénomène, G. Arrighi (1994) avance trois grandes raisons complémentaires :

- la compétition des états centralisés, relativement faibles, pour un capital mobile permit à ce dernier de dicter ses conditions. Le système de relations instaurées entre cités-états et la philosophie même de ces cités devinrent un modèle pour les états-nations émergents (*cf.* aussi Mielants, 2007 : 43)⁹⁷,
- la compétition militaire entre des états européens favorisa des avancées technologiques et organisationnelles qui induisirent la poussée expansionniste du système-monde moderne. Le contournement par l'Europe des « trois corridors centraux » (Asie centrale, golfe Persique, mer Rouge) du système-monde déboucha sur l'instauration de relations trans-atlantiques,
- l'exploitation des Amériques [or, argent, et terres arables⁹⁸] et la traite des esclaves africains constituèrent le soubassement de l'essor capitaliste européen. Les états européens édifièrent sur les Amériques et une partie de l'Afrique⁹⁹ ce que l'on peut considérer comme un nouveau système-monde¹⁰⁰, qui finit par englober l'ancien au XIX^e siècle, après la Révolution Industrielle. Désormais, le système-monde est le monde, où l'Europe – et d'abord l'Angleterre – puis les Etats-Unis s'imposent finalement comme centres dominants.

⁹⁶ G. Arrighi et B. J. Silver (2001 : 267-268) notent que « le capitalisme historique comme système monde d'accumulation ne devint un 'mode de production' – en internalisant les coûts de production – qu'à son troisième stade (britannique) de développement ». On peut toutefois déjà relever cette internalisation, dans une certaine mesure, aux Pays-Bas au XVII^e siècle.

⁹⁷ L'Asie, souligne Mielants (2007 : 103n36), ne montre pas la formation d'états-nations à partir de cités-états développant la notion de citoyenneté. En contraste avec l'Asie, les cités-états européennes bénéficient de la double absence d'un empire puissant et de raids nomades (*ibid.* : 159).

⁹⁸ Viendront plus tard le pillage des ressources et l'exploitation de l'Asie.

⁹⁹ À partir du XVI^e siècle, l'Afrique intérieure se trouve en position de charnière entre les deux systèmes-mondes existants (*cf.* C. Coquery-Vidrovitch, 1999 : 190). En Asie également, pour arriver à leurs fins, les Européens ont recours à la violence dans le cadre de pratiques impérialistes.

¹⁰⁰ *Versus* A. G. Frank et B. K. Gills, 2000 : 7. Ce débat rejoint la question de savoir si les états européens du XVI^e siècle sont qualitativement différents des autres états et si la logique du système change avec l'émergence de l'Europe moderne. On peut penser que les Pays-Bas au XVII^e siècle avant l'Angleterre, représentent en fait le premier exemple d'état-nation capitaliste au sein d'un cœur (G. Arrighi et B. J. Silver, 2001 : 265). Les Compagnies des Indes, aux XVII^e et XVIII^e siècles, illustrent bien l'association de l'état et du capitalisme.

En outre, la Révolution Industrielle a été précédée et accompagnée, je l'ai souligné, par une révolution agricole marquée par des innovations techniques et des changements d'ordre juridique, avec un mouvement d'enclosure (initié au XV^e siècle) et une modification des « Lois sur le blé » en Angleterre (1846), révolution pour une part engendrée par l'essor des échanges à longue distance, sur lesquels ce pays va justement exercer sa maîtrise à une période d'intégration croissante de l'Europe dans le système-monde afro-eurasien (Norel 2009). La majorité de la petite paysannerie anglaise disparut, réduite au salariat agricole ou à un exode vers les villes.

Certains auteurs comme Y. Lacoste ont avancé l'idée que le système féodal développé en Europe – et au Japon –, en écartant les marchands et banquiers du pouvoir, avait induit « l'individualisation de la bourgeoisie » comme une classe révolutionnaire, lui donnant ainsi « son rôle essentiel dans l'évolution économique et sociale »¹⁰¹. La prise du pouvoir par la bourgeoisie a ouvert la voie à la Révolution Industrielle, à une période où les conditions permettant des innovations techniques majeures se trouvaient réunies en Europe. Pour séduisante qu'elle puisse paraître, cette vision lacostienne est toutefois dangereusement réductrice. Elle ignore ou sous-estime les changements intervenus en Europe aux XII^e et XIII^e siècles (apports techniques venus d'Asie et d'Égypte, découverte des philosophes de la raison grecs et arabes, changements légaux et institutionnels, essor des corporations, naissance des universités, protection accordée à la propriété privée¹⁰²) puis lors de la Renaissance. Les idées de base et les innovations institutionnelles des cités-états grecques et latines sont redécouvertes par l'Europe à partir du XIII^e siècle. En 1787, certains fédéralistes américains se réfèrent « au Conseil Amphictyonique grec et à des fédérations hellénistiques » (Hansen, 2000b : 112). Les Pays-Bas après 1579 représentent un exemple plus récent de fédération. « Le républicanisme et le fédéralisme sont des aspects majeurs de l'état moderne qui ont leurs racines dans les cultures de cités-états. Avant la fin du XVIII^e siècle, on ne les trouvait pratiquement que dans [ces cités] » (*op. cit.* : 616).

On s'est souvent demandé pourquoi la Chine ou un autre pays n'ont pu suivre le même chemin. L'avantage de l'argent et de l'or américains accaparés par l'Europe – qui permit à ce continent de compenser le déficit de sa balance commerciale avec l'Asie¹⁰³ – n'explique pas tout. Le fait que, contrairement à l'Europe, la structure de la production chinoise, textile par exemple, soit demeurée largement rurale jusqu'au XVIII^e siècle, a sans doute joué un rôle dans la non-émergence d'un système capitaliste, de même que la relative faiblesse du salariat (Norel 2006). Le manque de terres disponibles a encore défavorisé la Chine, en empêchant par exemple l'essor de la culture et de l'industrie cotonnières (Pomeranz 2000). Pour l'Europe, au contraire, Pomeranz (2000) met en évidence l'importance des terres des Amériques : leur exploitation lève la contrainte d'une quantité limitée de terres et dynamise la production industrielle européenne (exportation américaine de coton brut...). D'Amérique viennent en outre des plantes nouvelles, comme la pomme de terre, et du guano, qui permettent à l'Europe de rendre ses propres terres plus productives. En Inde, divers facteurs dans l'organisation de la production ont aussi freiné l'essor du marché intérieur, limitant investissement du capital et innovation (Pomeranz, 2000 : 176). La

¹⁰¹ Y. Lacoste, 1982 : 269. Pour Lacoste (comme pour Marx), c'est le caractère unique du système féodal européen qui explique la constitution d'une bourgeoisie révolutionnaire, le triomphe de son idéologie et l'avènement du capitalisme comme mode de production dominant. Il est toutefois difficile de suivre Lacoste lorsqu'il écrit que « dans un pays sans structures féodales, les marchands ne se sont pas constitués en bourgeoisie » mais étaient intégrés à l'aristocratie dirigeante (*op. cit.* : 267, 270, 273) (*cf. supra*). En outre, la vision adoptée par Lacoste (pour se conformer au « mode de production asiatique » de Marx) d'une non-appropriation privée des terres en Asie est évidemment inexacte (pour la Chine tang, song et ming, J. Gernet, 1999 : 230, 275-278, 360).

¹⁰² D. North 1981. Le manque d'institutions garantissant le capital des marchands en Asie a été en revanche souligné par de nombreux auteurs (S. Subrahmanyam, 1990 : 12).

¹⁰³ Cet apport de métaux précieux représenta un facteur de croissance pour la production et le commerce dans l'espace afro-eurasien.

situation d'une force de travail bon marché et parfois non-libre n'y favorisait pas une intensification de la production (*ibid.* : 213)¹⁰⁴.

Au XVIII^e siècle, une partie de l'Asie se trouve dans une phase de repli relatif¹⁰⁵, la croissance démographique ayant engendré des contraintes économiques, sociales et environnementales ; l'abondance de la main-d'œuvre et la rareté du capital y freinent l'investissement et l'innovation technologique. La situation en Europe est à l'inverse marquée par l'existence d'une main-d'œuvre rare et coûteuse, et celle d'un important capital disponible pour l'investissement (Frank, 1998 : 301*sq.*). La situation financière, avec l'établissement de taux d'intérêt bas après la création de la Banque d'Angleterre, favorisa la production et l'innovation. Pomeranz (2000 : 65) souligne par ailleurs que la localisation et les caractéristiques des mines de charbon – hasards de la géographie – ont avantagé l'Angleterre, contrairement à la Chine. L'Angleterre pouvait en outre appuyer l'extension de ses marchés sur sa puissance navale (Pomeranz 2009).

De plus, c'est sans doute paradoxalement la taille et la puissance des états asiatiques qui a empêché un progrès décisif de l'industrialisation, en limitant l'initiative et l'accumulation capitalistes. J'ai déjà souligné que les marchands des cités-états asiatiques, au contraire de ce qu'on observe en Europe, n'ont pas été en mesure d'imposer leur idéologie aux états-pays. Il est significatif qu'au moment où les marchands en Europe exercent une influence croissante sur les états-nations émergents, en Chine, l'état ming défavorise le négoce privé à longue distance (Mielants, 2007 : 69). Si les avancées du capitalisme en Asie n'ont pas débouché sur une Révolution Industrielle, ce n'est pas nécessairement à cause d'une évolution insuffisante des techniques, mais parce que les hommes ayant la capacité d'innover n'y ont pas constitué une force de changement suffisante. L'Asie n'a pas connu de Révolution Industrielle, mais n'a pas connu non plus de Révolution idéologique et sociale comme l'Angleterre, les États-Unis et la France au XVIII^e siècle¹⁰⁶. La Déclaration des droits de l'homme et du citoyen adoptée par l'Assemblée Constituante en 1789 « marque en un sens le triomphe de l'Individu »¹⁰⁷. Bien avant, en Angleterre, un « Acte déclarant les droits et libertés du sujet » avait été promulgué en 1689 (*Bill of Rights*), établissant la prééminence du Parlement, peu avant la création de la Banque d'Angleterre en 1694. La Révolution Industrielle est aussi précédée et accompagnée en Europe par une Révolution Scientifique où se fait jour l'idée d'une approche expérimentale de la science. Celle-ci n'a cependant joué pratiquement aucun rôle dans les innovations techniques de la Révolution

¹⁰⁴ R. Palat et I. Wallerstein notent également pour l'Inde du Sud l'importance d'une production artisanale rurale qu'ils relient à des caractères propres aux sociétés fondées sur une riziculture intensive (1999 : 21-41).

¹⁰⁵ Cf. A. G. Frank (1998 : 267*sq.*) pour l'Inde, et K. Pomeranz et S. Topik (1999 : 6-7) pour l'Indonésie. En revanche J. Goldstone estime que la Chine qing connaît une croissance de la productivité de la terre et du travail en agriculture (2002 : 350), et K. Pomeranz (2000 : 29, 39, 141) souligne le haut niveau de la consommation en Chine au XVIII^e siècle (cf. aussi J. M. Hobson, 2004 : 72). D'autres auteurs remettent aujourd'hui en cause l'idée d'un déclin asiatique (ainsi pour l'empire ottoman ou l'Inde) (M. N. Pearson, 2003 : 119). La Chine connaît cependant une détérioration de sa situation économique et politique à la fin du XVIII^e siècle (Goldstone, 2002 : 352). De nombreux historiens placent une phase de repli global au XVII^e siècle ; la population de l'Ancien Monde connaît un tassement entre 1600 et 1650, et un refroidissement connu sous le nom de Petit Âge Glaciaire survient entre 1640 et 1705. De plus, « le métal blanc d'Amérique cesse de parvenir en Espagne de façon massive dans les années 1640-1650 » (F. Braudel, 1946 : 20). La prospérité revient au XVIII^e siècle en Europe en partie grâce à l'or du Minas Gerais. Pour Frank, l'Europe profita (seulement) de l'affaiblissement des cœurs asiatiques pour se hisser en position dominante, ce qui fait écrire ironiquement à I. Wallerstein (1999) que Frank « prouve le miracle européen ». Dans la perspective d'un seul système-monde au XVIII^e siècle, qui est celle de Frank, il est permis de se demander pourquoi la phase de repli qu'il décrit entraîne une « récession générale » en Asie et une croissance spectaculaire en Europe (j'ai indiqué en outre qu'il n'y a pas de signe de repli en Chine avant la fin du XVIII^e siècle). Il me paraît ici nécessaire d'envisager la compétition de deux systèmes-mondes, l'ancien système afro-eurasien, et le nouveau, centré sur l'Europe (et/puis l'Amérique du Nord).

¹⁰⁶ L'idée qu'une éducation de masse représente une base structurelle pour l'innovation technologique ne s'impose cependant qu'au XX^e siècle.

¹⁰⁷ L. Dumont, 1983 : 102. Au-delà, cf. les « *Bills of Rights* adoptés dans certains des États [américains], et particulièrement celui de Virginie de 1776 » (*ibid.*).

Industrielle du XVIII^e siècle¹⁰⁸. On ne saurait en outre créditer l'Europe seule de ces développements (Goody, 1999 : 7, Christian, 2000 : 25) : l'Europe de la Renaissance puis des Lumières a bénéficié de transferts d'idées et de techniques venues en particulier de la Chine¹⁰⁹. Il n'y a pas de lien nécessaire et direct entre l'émergence d'une science moderne et celle du capitalisme en Europe, mais les deux émergences sont liées à la liberté que les cités-états (Italie, Europe du Nord) puis les états européens accordent à l'individu, liberté d'entreprendre, de réaliser des profits, mais aussi liberté de réflexion et d'expérimentation, liberté assumée par rapport aux pouvoirs politiques et religieux¹¹⁰. Économie marchande et individualisme sont bien « les deux faces d'une même réalité » (Aglietta et Orléan, 2002 : 49, 89).

Parallèlement aux avancées scientifiques et techniques, la nouveauté que porte l'Europe est celle d'une certaine vision de l'histoire ; une idéologie du progrès s'est constituée, soutenue par des philosophes comme Descartes et Condorcet (Hansen 2000b). L'Europe de la Révolution Industrielle est animée par l'idée – étrangère à la pensée chinoise jusqu'au XIX^e siècle – que le progrès humain est linéaire et illimité. L'expansion européenne est aussi inspirée – autre différence avec la Chine – par une idéologie impérialiste qui constitue une stratégie essentielle du capitalisme (on le constate dès le XIII^e siècle à Venise, puis au XV^e siècle avec l'essor ibérique) et devient un « devoir moral » aux XVIII^e et XIX^e siècles (Hobson, 2004 : 308).

Il serait cependant inexact de considérer que l'Asie orientale, notamment, n'a pas évolué après le XVI^e siècle. Sugihara (2003) parle de « révolution industrielle » pour la voie de développement empruntée par cette région ; elle se caractérise par une croissance importante de la productivité agricole (au Japon surtout) et l'essor d'industries – plutôt rurales, nous l'avons vu – intensives en travail et économes en ressources (au contraire de la voie européenne). Grâce à cette « révolution industrielle » adaptée aux conditions locales des facteurs de production, la part de l'Asie orientale dans le Produit National Brut mondial progresse jusqu'en 1820, avant de diminuer de 1820 à 1945. Les deux voies de développement fusionnent au Japon, puis en Chine littorale à compter de 1945, fusion qui conduit au « miracle est-asiatique » de la période récente (Pomeranz, 2001 : 324sq.).

L'essor de l'individualisme qui accompagne l'émergence du capitalisme et du rapport marchand marque en un sens le triomphe de « l'économie des choses » sur

¹⁰⁸ J. E. McClellan III et H. Dorn, 1999 : 292. J. Goldstone (2002 : 370) note toutefois l'expansion en Angleterre – mais pas sur le continent – d'une culture de l'investigation scientifique fondée sur des dispositifs mécaniques entre 1650 et 1750. « L'exploitation systématique du savoir scientifique et son application dans le domaine de la production » représentent en revanche une caractéristique de la Révolution Industrielle à partir des années 1830 (*ibid.* : 356). L'amélioration d'une machine à vapeur dans les années 1770 est considérée à juste titre comme une étape essentielle. Le développement généralisé des machines à vapeur pour les manufactures et les transports ne se fera cependant qu'au XIX^e siècle et Goldstone situe dans les années 1830 le véritable essor de la Révolution Industrielle.

¹⁰⁹ De nouveaux apports chinois arrivent en Europe par le biais des Jésuites, présents en Chine aux XVII^e et XVIII^e siècles. Des techniques comme le semoir multiple, la charrue « Rotherham », le tarare rotatif, le fourneau dit « Bessemer » – connus en Chine avant l'ère chrétienne –, le métier à filer, l'idée d'un pouvoir de la raison, celle d'un ordre naturel des choses et de l'importance du « laissez-faire » (*wu-wei*) vont jouer un rôle crucial dans l'Europe des XVIII^e et XIX^e siècles (J. M. Hobson, 2004 : 194sq.). Y. Citton (2006) souligne également le rôle du néoconfucianisme chinois dans « la formation de la notion d'ordre économique immanent et de gouvernamentalité libérale » et dans l'idée d'une « Science » source de toute vérité et de sagesse. Sur l'importance des idées venues de l'Orient, cf. aussi J. Clarke (1997), J. Goody (2007) et P. Norel 2009.

¹¹⁰ J'ai noté l'émergence d'une pensée rationnelle en Grèce antique dans le cadre de cités-états ayant développé des institutions démocratiques. Comme dans ces cités, une certaine liberté d'entreprise et de pensée prévalait dans la Chine song, avec des limites différentes (le poids des menaces extérieures a cependant constitué dans les deux cas un facteur inhibant de développement). Les espaces de liberté sont restreints, dans la Chine des Ming, par le pouvoir étatique, appuyé sur une pensée néo-confucéenne, dans le monde musulman, par le pouvoir religieux (même si on peut observer des cités-états où l'islam est dominant en Afrique de l'Est, en Asie du Sud-Est, en Inde et en Iran).

« l'économie des personnes »¹¹¹, du court terme sur le long terme¹¹². La primauté accordée aux relations des hommes aux objets dans le rapport marchand aboutit à un isolement des individus¹¹³, et à un oubli des intérêts sociaux les plus vitaux¹¹⁴, qui conduit – avec d'autres facteurs – aux désastres écologiques et humains qui se profilent à un horizon pas très lointain. Depuis son avènement, le système-monde capitaliste a poursuivi son essor (les crises de la première moitié du XX^e siècle et des années 1970 n'ont représenté que des phases de repli relatives). La croissance économique du système, l'intégration de ses différentes parties, se sont accélérées après la Deuxième Guerre Mondiale. Ce système se trouve aujourd'hui à la fin d'une phase d'expansion financière qui semble accompagner une transition hégémonique des USA vers la Chine (Arrighi 2007). Toutefois, la transition hégémonique vers la Chine demeure pleine d'incertitudes¹¹⁵. Les contraintes démographiques et écologiques, qui ne sont plus seulement locales ou régionales mais elles aussi globales, pourraient dans un futur proche marquer les limites de la croissance de ce système, dans sa phase actuelle, voire même au niveau de son histoire générale, à moins de nouvelles avancées technologiques ou d'adaptations (y compris idéologiques) à ces contraintes. En 1970 déjà, une étude mettait en lumière l'existence de limites évidentes à la croissance, du fait de l'épuisement de certaines ressources (les énergies fossiles notamment), des limites des terres et de l'eau douce disponibles, mais aussi de la pollution générée par la croissance (Meadows *et al.* 1972). Le rapport, qui soulignait la probabilité d'un effondrement brutal de l'écosystème mondial, proposait de passer d'un état de croissance à un état d'équilibre, en sachant que plus longtemps on attendra pour rompre avec une croissance non maîtrisée et destructrice de l'environnement, plus faibles seront les chances de parvenir à cet équilibre. Ces prévisions commencent aujourd'hui à se vérifier. D'ici vingt ans, une récession économique sans précédent pourrait résulter du réchauffement climatique en cours¹¹⁶. « La période 2000-2050 sera [donc] chaotique [...]. Le système entre dans une période [...] de transition vers quelque chose d'autre » (Wallerstein, 2002 : 22). La question se pose évidemment de savoir aujourd'hui « si la décroissance se déroulera dans le totalitarisme et la barbarie, ou si cette décroissance sera [...] maîtrisée dans un cadre humaniste et démocratique »¹¹⁷, mettant en œuvre un nouveau modèle socio-économique.

111 S. Breton, 2002, L. Dumont, 1983 : 253, M. Aglietta et A. Orléan, 2002 : 49sq. « Ce sont nos sociétés d'Occident qui ont fait de l'homme un 'animal économique' » notait aussi M. Mauss (1983 : 271).

112 M. Bloch et J. Parry montrent l'existence dans les sociétés pré-modernes de deux sphères monétaires à la fois séparées et articulées ; l'une, vouée au court terme, est celle des activités individuelles, de l'échange marchand et du profit ; l'autre, située dans le long terme, est intimement liée à la communauté et à l'idée de sa reproduction. Dans l'idéologie capitaliste triomphante, cette dernière sphère s'efface : « les valeurs de l'ordre du court terme se sont élaborées en une théorie de la reproduction à long terme » (1986 : 29).

113 M. Aglietta et A. Orléan, 2002 : 38. Le rapport marchand, dit également K. Polanyi, laisse l'individu « dépouillé de la couverture protectrice des institutions culturelles ». S'il est vrai que l'échange de produits de luxe a toujours été producteur de hiérarchie et donc de séparation, le rapport de l'individu aux choses dans le monde capitaliste représente un phénomène nouveau par le cadre où il s'instaure. Toutefois, le rapport marchand en lui-même ne constitue pas une nouveauté de la Révolution Industrielle (*cf. supra*). Aristote percevait déjà que « la circulation marchande véhicule une subversion insidieuse des valeurs de la cité » (S. Latouche, 2005 : 59).

114 K. Polanyi 1983, M. Aglietta et A. Orléan, 2002 : 53.

115 Curieusement, dans leur évocation de scénarios possibles de passage à un cycle d'accumulation « est-asiatique », G. Arrighi et B. J. Silver (2001 : 269sq.) ne prennent pas en compte les phénomènes nouveaux que représentent la raréfaction des énergies non-renouvelables et de certaines matières premières, et la crise écologique globale aujourd'hui amorcée.

116 *Cf.* N. Stern, Le Monde, 31/10/06, et le rapport 2008 de l'OCDE, A. Gurria (éd.).

117 S. Latouche, Journal *La Décroissance*, 2004, 2.